

FRG-32 1358.1

C H A R L E S ^{Con}

ET CAROLINE, ^{Fre} 23243

O U

LES ABUS DE L'ANCIEN REGIME;

C O M É D I E

EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

*Représentée pour la première fois, à Paris ;
sur le théâtre de la République, le 28
Juin 1790.*

PAR LE CITOYEN PIGAULT-LE-BRUN.

*Nouvelle édition conforme aux dernières corrections
de l'Auteur.*

Prix 30 sous.

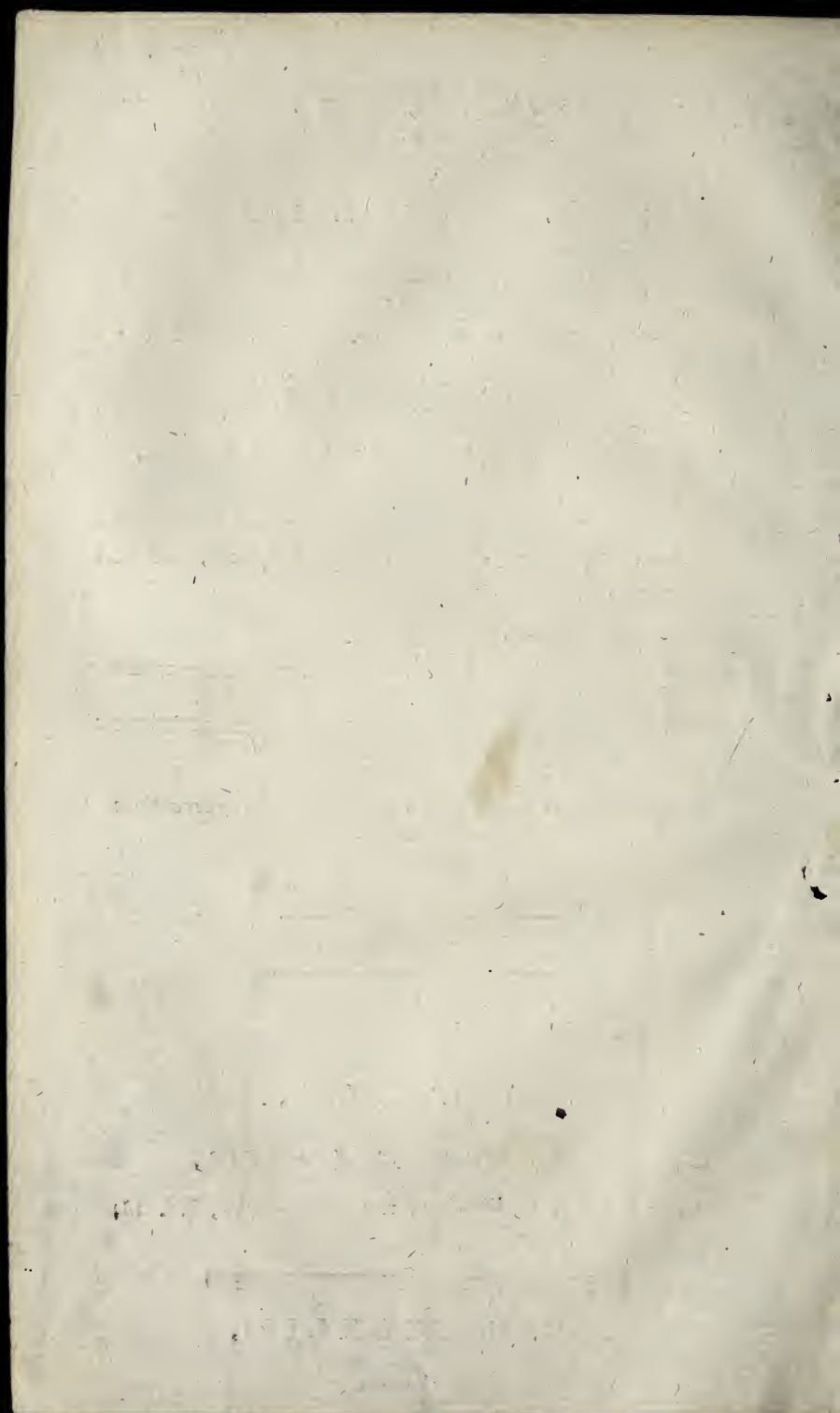
A L I L L E ;

ET SE TROUVE A PARIS ;

Chez BARBA, libraire, rue Git-le-Cœur, N^o. 157

M. D. CCLXLIH

THE NEWBERRY
LIBRARY



P R É F A C E.

CETTE pièce n'est point un sujet d'invention. Les principaux incidens sont conformes à la vérité, les caractères sont pris dans la nature. Charles, sa femme, son père, son frère, le juge inique (1) qui l'assassina juridiquement en 1787: tous ces personnages sont existans, et plusieurs sont jeunes encore.

Charles fugitif, malheureux, manquant de tout, invoquoit du fond de la Hollande une loi positive qui l'autorisoit à disposer de sa main; croira-t-on qu'un juge ait osé se rendre coupable de prévarication, d'oppression et de déni de justice par un décret qui déclaroit Charles mort depuis plusieurs années, lorsque ce fripon étoit convaincu de son existence? Croira-t-on que parini les habitans de Calais, tous également convaincus de l'existence de Charles, il ne s'en trouva pas un qui ôsat s'élever contre la scélératesse du juge? Le malheureux fut opprimé et il le fut impunément: il n'avoit pour lui que l'équité.

Charles espéra trouver plus d'intégrité dans un tribunal supérieur. Il appella du jugement de Béhague au parlement de Paris, qui confirma la sentence du juge de Calais, mais qui, pour ne rien perdre, condamna Charles aux frais.

L'Ecuyer, procureur au parlement, avoit barbouillé du papier pendant six mois pour prouver à la cour que Charles étoit bien et duement mort. Cependant comme il connoissoit le défunt et son domicile, il lui fit signifier l'arrêt de la chambre, avec invitation de l'aller payer sans délai, à peine d'y être contraint par corps. Charles, tout mort qu'il étoit, fut en personne payer le procureur, afin de ne plus entendre parler de tous les coquins à qui il avoit eu affaire dans ce malheureux procès.

Voilà comme on rendoit la justice il y a six ans.

(1) Behague, alors président et maire de Calais, aujourd'hui rien.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

Les Citoyens

CHARLES DE VERNEUIL.	<i>Raimond.</i>
DE VERNEUIL , père.	<i>De Rozieres.</i>
DE VERNEUIL , fils.	<i>Vigny.</i>
LE COMTE DE PRÉVAL.	<i>Després.</i>
BAZILE , ami de Charles.	<i>Michot.</i>
LA FLEUR , valet de Préval.	<i>La Rochelle.</i>
UN EXEMPT.	<i>Bourdois.</i>
CAROLINE , femme de Charles.	<i>La citoyenne Simon.</i>
CECILE , leur fille , agée de quatre ans.	

Noms des acteurs qui jouoient originairement dans cette pièce.

CHARLES DE VERNEUIL.	<i>Saint Clair.</i>
DE VERNEUIL , père.. . . .	<i>De Rozieres.</i>
DE VERNEUIL , fils.	<i>Valienne</i>
LE COMTE DE PRÉVAL.	<i>Chatillon.</i>
BAZILE , ami de Charles.	<i>Michot.</i>
LA FLEUR , valet de Préval.	<i>Fusil.</i>
UN EXEMPT.	<i>Genest.</i>
CAROLINE , femme de Charles.	<i>La citoyenne Saint-Clair.</i>
CÉCILE , leur fille , âgée de quatre ans.	

La Scène est à Paris.

CHARLES ET CAROLINE,
COMEDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une chambre, dont les murailles sont nues. On apperçoit quelques meubles grossiers et à demi usés.

SCENE PREMIERE.

BAZILE, CAROLINE, CÉCILE.

(Bazile et Caroline sont assis. Caroline travaille. Cécile joue sur les genoux de sa mère.)

CAROLINE, tristement.

IL ne vient pas!

BAZILE.

Dame, au métier qu'il fait, on n'est pas toujours maître de soi.

CAROLINE.

Malheureux Charles!

BAZILE.

Vous le plaignez toujours; et tenez, Caroline, je n'aime pas ça. Charles gagne tout ce qu'il veut, il a un certain air, là... qui fait qu'on le préfère à tous les commissionnaires du quartier: je n'en sommes point jaloux, il mérite son bonheur; mais au moins ne faut-il pas se plaindre, quand la fortune nous rit.

CAROLINE.

Quand la fortune nous rit! Ah! Bazile.

BAZILE.

Oh... Encore des lamentations, il faut que je vous aime bien pour écouter tout ça, car c'est si déraisonnable, si déraisonnable, voyez-vous, qu'en conscience, je n'y comprenons rien.

CAROLINE.

Je le crois Bazile; mais moi, qui suis cause de tout, moi, qui...

B A Z I L E.

Moi, qui suis cause de tout, moi, qui... V'là vingt fois qu'vous voulez parler, et qu'vous vous arrêtez tout court : queuque tout ça veut dire ?

C A R O L I N E.

Ah ! depuis si longtems je dévore mes chagrins...

B A Z I L E,

Raison de plus pour laisser-là la crainte et la feintise.

C A R O L I N E.

Mais Charles approuvera-t-il...

B A Z I L E.

Vous seriez tous deux d's'ingrats, si vous aviez des secrets pour moi. Charles, Charles me connoît mieux que vous. Y sent ce qu'il m'doit, et y me regarde comme son meilleur ami. En effet, n'est-ce pas moi qui l'ai fait ce qu'il est ? Je l'ons recommandé à nos pratiques, parce que je l'ons reconnu de l'intelligence, et qu'il est porteur d'une figure qui annon de l'honnêteté. Vous étiez tombé ici comme des nues. Charles pleuroit sur vous, vous pleuriez sur vot'enfant, j'ons vu vos larmes ; je vous ont recueilli tous trois. Ce n'est pas un reproche, au moins, car j'ons trouvé du plaisir à ça. J'avons dit : y sont trois et je sommes seuls ; ils ont besoin, et je ne manquons de rien ; les riches les repoussent, et ben, morguene, je les aidérons, y me devront leux pain et j'en ferons d's'amis. Au lieu de répondre à ce que j'attendions, vous souffrez, Caroline, vous soufrez devant moi, et vous vous taisez ! Vous ne m'aimez pas, non, vous ne m'aimez pas.

C A R O L I N E.

Ah ! Bazile, je ne vous aime pas ! Et se passe-t-il un seul jour que je ne vous parle de ma reconnaissance ?

B A Z I L E.

Oui, vous m'en parlez, mais vous ne me la prouvez pas. Ce silence....

C A R O L I N E.

Peut être agréable à mon époux. Son nouveau métier...

B A Z I L E.

Hé ben, son métier ? Croyez-vous qu'il d'honore donc ? Tout métier qui nourrit son maître et qui ne coûte rien à la conscience, est un métier qu'on peut faire et avouer sans honte.

C A R O L I N E.

Oui ; mais sa naissance...

B A Z I L E.

Sa naissance... Est-y fils d'un prince ? mais s'roit-y l'fils d'un roi, drès qu'il est sans ressource, y n'en est que pus estimable en nourrissant, de ses sueurs, sa femme et son enfant.

C A R O L I N E.

Ah ! Bazile, comme vous me pressez !

B A Z I L E.

C'est que j'souffrons de vous voir souffrir, et que j'ons le droit de partager vos peines, si je n'pouvons les soulager.

C A R O L I N E.

Eh bien, mon ami...

B A Z I L E.

Oui, Caroline, oui, je suis vot' ami, c'est le mot.

C A R O L I N E.

Hé bien, mon ami, je vais vous satisfaire. Vous ne vous plaindrez plus de ma réserve, elle pèse à mon amitié, et ce que vous avez fait pour nous....

B A Z I L E.

Laissez ça; laissez ça. Je ne l'ons fait que parce que j'ons crus qu'en pareil cas j'aurions reçu de vous les mêmes services. C'est tout simple ça. Faut que les pauvres s'aïdient entr'eux, pis'qu'les autres n'y prennont tant seulement pas garde. Allons, voyons; queuqu'i vous manque encore? si je l'avons, c'est comme si c'étoit à vous. Parlez, j'écoutons.

C A R O L I N E.

Je ne sais par où commencer... Mes larmes coulent.

B A Z I L E.

Hé, morgué, des pleurs n'sont pas des raisons. Voyons donc encore un coup, parlez.

C A R O L I N E.

Mon mari, mon pauvre Charles... Ah! que je lui ai coûté cher!

B A Z I L E.

Le bonheur peat-y trop se payer!

C A R O L I N E.

Il étoit né pour un état....

B A Z I L E.

Pus noble, peut-être, à la bonne heure. Mais sa Caroline est tout pour li; je le crois, parce qu'il le dit et que Charles ne ment jamais.

C A R O L I N E.

Oui, sans doute, il étoit né pour un état plus relevé. Mais, moi, jeune, sans parens, sans fortune, et sur-tout sans expérience, pouvois-je... Charles...

B A Z I L E.

Charles vous trouva joli, pas vrai!

C A R O L I N E.

Il me le dit du moins.

B A Z I L E.

Je le crois. Et lui, que vous en sembloit?

C A R O L I N E.

Eh, qui n'auroit-il pas charmé? Sa jeunesse, ses graces, ses soins étoient des armes trop fortes pour une jeune fille livrée à elle-même;

CHARLES

BAZILE.

Enfin....

CAROLINE.

Enfin ses prières furent des loix pour mon cœur. Il parla et je le suivis. Un sol étranger fut notre asyle, et un autel sacré, mais méconnu par nos loix, reçut nos sermens. Avec quel plaisir je prononçai celui de vivre pour Charles! Avec quel délire il prononça celui d'une éternelle fidélité! Mon ami, je ne vous peindrai pas ce que nous sentîmes; vous êtes seul, et il est des sensations qu'on ne peut concevoir qu'en les éprouvant soi-même.

BAZILE.

Je conçois aisément le bonheur de mon amie Charles. Après?

CAROLINE.

Nous épuîsâmes bientôt ce que mon mari avoit d'argent. Nous trouvâmes, dans une terre étrangère, isolés de la société, sans support et sans espoir. L'amour de la patrie parloit au cœur de Charles. Le besoin se faisant sentir, Charles étoit père, ses larmes avoient déjà coulé sur ma petite Cécile, il souffroit pour elle et pour moi. Partons, me dit-il un jour, partons, ma Caroline, retournons en France. Une éducation soignée, des talens agréables m'y promettent des ressources. Nous n'y connoîtrons pas l'opulence, mais nous y serons loin de l'adversité. Jamais je n'avois su rien refuser à Charles, et, malgré de tristes pressentimens, je pris notre Cécile dans mes bras, et je le suivis encore. La fatigue, ma foiblesse, rien ne m'arrêta. Je souffrois beaucoup, mais je pleurois en détournant la tête, et Charles ne voyoit pas mes larmes.... Nous arrivons aux frontières, et nous apprenons que le Comte de Verneuil, son père, sollicitoit la cassation de notre mariages. Que deviendrai-je, si tu m'abandonnes, dis-je à Charles? Quel sera mon sort, si tu doutes de moi, me répondit-il? Je lui présentais son enfant, et il partageoit ses caresses entre nous deux. Enfin nous arrivons dans la Capitale. Tout y est changé pour nous. Les cœurs se ressèrent, les portes se ferment, les espérances s'évanouissent, et, sans vous, Bazile, quel eût été notre sort?

BAZILE.

Et c'est là ce qui vous afflige? Sans vous Charles seroit pus riche, mais y n'seroit pas votre mari, y n'seroit pas père, y n'auroit pas chaque soir le plaisir de serrer contre son cœur sa femme et son enfant. Tenez, rien qu'à le voir, je deviennons ce que c'est, et je sentons du goût pour le mariage. S'il y avoit seulement deux Caroline....

CAROLINE.

Cependant le Comte de Verneuil nous poursuit du fond de sa Province. Son fils, caché sous le nom de Charles et

ET CAROLINE.

9

sous l'humble vêtement d'un commissionnaire ; peut échapper à toutes les recherches ; mais, Bazile, un sentiment intérieur me répète sans cesse : si la nature vous approuve, la loi vous condamne.... Ah ! mon ami, je sacrifierois ma réputation je souffrirois tout, tout jusqu'au mépris, il me suffiroit de ne l'avoir pas mérité... Mais cet enfant qu'on méconnoît, qu'on rejette, de quoi est-il coupable ? Si sa naissance est un crime, sa faiblesse a des droits. Si son père...

B A Z I L E.

Si son père...

C A R O L I N E.

Si son père excédé de travail, sollicité par ses parens, par leurs amis...

B A Z I L E.

Ah ! Caroline, Caroline, vous le croyez capable d'un crime !

C A R O L I N E.

Je connois sa droiture, mais le tems, le malheur...

B A Z I L E.

Ne peuvent rien contre la probité.

C A R O L I N E.

Je le crois, je me plais à me le persuader.

B A Z I L E.

Et vous avec raison. Charles changer à ce point-là ! C'est pensée -là me chagrine.

C A R O L I N E.

Mais le père de mon époux ?....

B A Z I L E.

Laissez - le faire. Il a pour li, les méchans ; qui l'exicitant peut-être ; et comme vous dites fort bien, vous avez pour la nature. Et pis, quel enfant doit désespérer de son père ? Qu'il soit fâché, qu'il soit en colère, qu'il ait déjà le bras levé, c'est toujours un un père. Que le fils se présente tant seulement et j m'semble....

C A R O L I N E.

Il vous semble que votre sang vous seroit toujours cher. Heureuse simplicité, qu'on ignore dans le monde, et qu'on ne trouve plus que parmi les citoyens les plus obscurs !

B A Z I L E.

Caroline, le malheur rend méfiant ; mais nous, qui vous voyons tout ça de sang froid, qui faisons les commissions des meilleurs maisons du quartier, qui n'ons à faire qu'aux valets de chambre et aux maîtres, et qui savons nous expliquer, Dieu merci, je vous dirons qu'il est d'honnêtes gens, partout où il y a bon sang ne peut mentir, que le comte de Verneuil n'a pas l'ennemi de son fils, et que son fils n'sera pas le bourreau d'sa femme, d'son enfant, et d'son ami : oui d'son ami. Charles commissionnaire, est un brave homme, et Verneuil le fils, qui auroit racheté son nom par une scélératesse, de-

se désespérerait Bazile, et ne serait pas pu heureux, Mais laissons-là toutes ces imaginatives, et ne pensons plus à des choses dont il est incapable.

CAROLINE.

Ah ! oui, oui, il en est incapable. Je rougis quelquefois de mes craintes.... Mais, Bazile, je suis mère.

BAZILE.

Et n'est-y pas père li, n'est-y pas bon père ? Allons, Caroline, n'songeons qu'à le recevoir. V'là l'heure du retour. En le voyant....

CAROLINE.

En le voyant, je ne penserai qu'à mon bonheur.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, LA FLEUR.

LA FLEUR.

N'EST-CE pas ici que demeure un commissionnaire.

BAZILE.

Il y en a deux, Monsieur, Charles et Bazile.

LA FLEUR.

C'est Charles que je demande.

BAZILE.

Il est sorti, Monsieur.

LA FLEUR, à part.

Je le savais bien. (*haut.*) J'en suis fâché : j'ai de l'argent à lui remettre.

BAZILE.

V'là sa femme, Monsieur, c'est comme si c'étoit li.

LA FLEUR, à part.

Elle est très-bien, cette femme-là. Monsieur le comte n'a pas tort.

CAROLINE.

Ne vous trompez-vous pas, Monsieur ? De l'argent à mon mari : personne ne lui en doit.

LA FLEUR, tirant une bourse.

Voilà cependant un bouse....

CAROLINE.

Ah ! vous vous trompez, vous vous trompez, Monsieur. Une bourse pleine d'argent ! Ce n'est pas à nous quelle est destinée.

LA FLEUR, à part.

Elle paraît désintéressée. (*haut.*) Pardonnez-moi, Madame, cette bourse est pour Charles un commissionnaire....

ET CAROLINE.

BAZILE.

C'est bien lui.

LA FLEURE.

Un homme honnête, affable, d'une figure intéressant

CAROLINE, *se levant vivement.*

Oh ! oui, Monsieur, c'est bien lui.

LA FLEUR.

Aimerait-elle son mari ? (*haut.*) qui a une femme malheureuse, dont la triste situation....

CAROLINE, *tristement.*

Ce n'est plus lui, remportez votre argent.

LA FLEUR.

Cependant Monsieur le comte m'a bien recommandé....

CAROLINE.

Le comte de Verneuil, Monsieur ? (*à part.*) Mon sang se glace.

LA FLEUR.

Non, Madame, le comte de Préval.

CAROLINE.

Monsieur le comte de Preval ? Nous le connoissons pas, Charles d'ailleurs ne m'en a jamais parlé.

LA FLEUR.

Il vous connoît, lui. C'est un homme unique par sa bienfaisance, par son activité à chercher et soulager les malheureux.

CAROLINE.

C'est-à-dire, Monsieur, que c'est une aumône que vous nous apportez ? Remerciez Monsieur le comte, et dites-lui que Charles laborieux, que sa femme économe, n'ont besoin des secours de personne, et qu'ils refusent un don, qui peut être plus utilement placé.

BAZILE.

Bien !

LA FLEUR, *à part.*

Elle est fière ; il faudra faire un siège dans les règles. (*haut.*) Mais vous refusez, Madame, d'une manière bien peureuse. Songez qu'un grand Seigneur..

CAROLINE.

Un grand Seigneur a droit à nos respects, s'il s'est rendu respectable et rien au-delà. Croyez, Monsieur, que nous connoissons nos devoirs, et que nous savons les remplir.

BAZILE.

Voilà ce qui s'appelle raisonner !

LA FLEUR.

Cependant, Madame....

CAROLINE.

Cependant, Monsieur, si vous avez besoin d'un plus

long entretien, pour vous convaincre de nos sentimens, mon mari va rentrer, vous êtes le maître de l'attendre. (*Elle va s'asseoir.*)

L A F L E U R, *à part.*

Non, je n'en ai pas envie. Mais, Madame, Monsieur Charles, avec son intelligence, son ton d'éducation, son affabilité, qui se font remarquer de tout le monde.... on le plaint, on dit qu'il n'est pas né pour être commissionnaire.

B A Z I L E, *d'un ton piqué.*

Pourquoi donc cela, Monsieur? ne faut-y pas qu'il s'asse laquais?

L A F L E U R, *à part.*

Voyez ce maraud (*haut.*) Non, Monsieur, il n'est pas fait pour cela.

B A Z I L E.

Je le pensons d'même. (*bas à Caroline.*) L' fils du comte de Verneuil.

C A R O L I N E, *bas à Bazile*

Silence, au nom de Dieu.

L A F L E U R.

Monsieur le comte de Préval a des vues sur lui, et sa protection le conduira bientôt à quelque emploi honnête et lucratif.

C A R O L I N E, *se levant précipitamment.*

Quoi, vraiment, Monsieur le comte s'occupe de nous? Il penseroit..... Ah! Charles....

L A F L E U R, *à part.*

Enfin j'ai trouvé l'endroit sensible. (*haut.*) N'en doutez pas, Madame, Monsieur de Préval, ami intime du Ministre n'a qu'à parler pour obtenir. Le digne homme que mon maître! Combien de malheureux il a sauvé du désespoir! Je vous l'ai dit; il n'attend pas qu'on le sollicite: ses secours vont au devant de celui qui souffre. Il est riche, il est puissant, et il ne fait que du bien.

B A Z I L E.

B'est un homme rare.

C A R O L I N E, *avec réflexion.*

Mais dites-moi, Monsieur, par quel hazard Monsieur le comte nous a déconvert? Comment il a formé le projet.... C'est que tout cela n'est pas clair.

L A F L E U R.

C'est moi, Madame, qui suis chargé des informations. C'est moi qui vais partout, qui vois tout, qui lui recommande les honnêtes gens à qui il peut être utile.

B A Z I L E, *avançant une chaise.*

Asseyez-vous, s'il vous plaît, Monsieur.

L A F L E U R.

Je vous ai suivis les jours de repos, j'ai épié vos démar-

ches, vos actions, j'ai vu une famille respectable éviter les lieux publics, s'écarter de la foule, paroître se suffire à elle-même.

B A Z I L E.

Comme un antichambre vous donne d'esprit !

L A F L E U R.

J'ai vu une femme jolie, avec des graces modestes, un enjouement réservé... (*à part.*) C'est Monsieur le comte qui a vu tout cela. (*haut.*) Il s'est passionné... (*se reprenant.*) Je me suis passionné pour... (*cherchant*) pour cette aimable enfant, qui répond par ses caresses enfantines à l'amour de ses parens. Les attentions de M. Charles, sa gaieté pure, m'ont également intéressées. J'ai pris des informations, qui ont été à votre avantage. Avec quelle ardeur j'ai parlé de vous à mon maître ! Avec quel zèle je l'ai prié de placer votre mari ! Il l'a promis et il tiendra parole. En attendant, il vous prie d'accepter cette petite somme, pour vos besoins les plus pressans.

C A R O L I N E.

J'accepte avec reconnaissance sa protection et ses bons offices, je refuse son argent : dites-lui, Monsieur, que nous attendons l'effet de ces bontés, qui peuvent ajouter à notre fortune, sans influer sur notre félicité.

L A F L E U R.

Mais, Madame, Monsieur le comte de Préval ne veut point vous humilier par un présent : c'est un prêt qu'il vous fait, et rien de plus. Il m'a bien recommandé de vous le dire.

C A R O L I N E.

Je ne puis l'accepter à l'insçu de mon époux.

L A F L E U R.

Rejeter l'argent d'un homme, qui veut assurer à votre époux une fortune digne de lui ! perdre peut-être, et par votre faute, le seul protecteur qui s'intéresse à votre enfant... Mais pensez donc, réfléchissez...

C A R O L I N E.

Je ne prendrai rien sur moi, Monsieur. (*à Bazile.*) Charles devrait être ici. (*à la Fleur.*) Attendez mon mari, je vous en prie, vous vous expliquerez avec lui.

L A F L E U R.

Je le voudrois de tout mon cœur, mais j'ai encore des infortunés à visiter, il est tard, et il faut que je rende compte de ces opérations de la journée. Je vous laisse, Madame, et je remporte une somme, que je vous offrois avec un plaisir bien vrai. Je prévois un effet cruel, du rapport que je serai obligé de faire. Mais vous le voulez...

B A Z I L E.

Prenez Caroline, prenez, quitte à le rendre, si Charles n'est pas content.

C H A R L E S

C A R O L I N E.

En vérité, Monsieur, je ne sais si je dois... si je peux...

L A F L E U R, lui remettant la bourse.

Vous acceptez?

C A R O L I N E.

Oui, Monsieur.

L A F L E U R, à part.
Vous en payerez l'intérêt.

C A R O L I N E.

Mais pour un moment. C'est à Charles à prendre un parti.

L A F L E U R, à part.

Je prends le mien. (*haut.*) Adieu, Madame, j'espère dans peu vous apporter des nouvelles consolantes, à moins que Monsieur le Comte ne veuille lui-même jouir de cette satisfaction.

C A R O L I N E.

Monsieur le Comte!

L A F L E U R.

Oui, Madame, ne vous étonnez pas si vous le voyez ici. Il est si bon, si populaire! Adieu, Madame, adieu; oh, vous le verrez, vous le verrez. (*à part, en sortant.*) Car, pour moi, je n'y reviendrai plus, cette femme paroît intraitable.

S C E N E I I I.

B A Z I L E, C A R O L I N E, C É C I L E.

C A R O L I N E.

HÉ bien, Bazile, que dites-vous de cette aventure?

B A Z I L E.

Ça promet.

C A R O L I N E.

Et cela m'afflige. La crainte seule de perdre un protecteur..... Ce Comte que nous ne connoissons pas, ses offres que nous n'avons pu mériter, cette bienfaisance si rare, et qui vient au-devant de nous.... Tenez, Bazile, au premier mot du domestique, j'ai éprouvé un serrement de cœur...

B A Z I L E.

Ah! vous êtes toujours comme ça.

C A R O L I N E.

Il me sembloit voir un émissaire du Comte de Verneuil.

B A Z I L E.

Ah! vous en revenez toujours là. Ce Comte de Verneuil est-ce un tigre, est-ce un diable? C'est un homme, c'est un père.

ET CAROLINE.

25

CAROLINE.

Il est furieux.

BAZILE.

Il s'appaisera.

CAROLINE.

Je n'ose l'espérer.

BAZILE.

Et vous avez tort. D'ailleurs il est loin, et quand y seroit ici, vous avez épousé son fils, sans son consentement, c'est eune faute, c'est pas un crime. N'a-t-y pas été jenne, vot' beau père ! N'a-t-il pas fait des frasques aussi ? Les a-t-il oubliées ? Et pis, n'êtes-vous pas sage, n'êtes-vous pas jolie ? Tout ça ne vaut-y pas ben quelques écus ? Laissons faire le tems, c'est un grand maître, il arrange tout. J'entends Charles. Ecoutez comme y monte l's'escaliers en courant. Ah ! vous riez, Caroline. Le fils va faire oublier l'père.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, CHARLES.

CAROLINE, *courant à son mari.*

AH ! mon ami !

CHARLES, *éperdu.*

Laissez-moi, laissez-moi.

CAROLINE.

Charles, vous me repoussez !

CHARLES.

Qu'as-tu dit ? Ma Caroline..... Ma femme.... Pardonne à mon trouble, à ma terreur.

CAROLINE.

Ciel ! A quoi dois-je m'attendre ?

CHARLES.

Mon père est à Paris.

CAROLINE, *tombant dans les bras de son mari.*

Je me meurs.

Bazile, mon amie, ne m'abandonnez pas.

BAZILE.

Non, mon garçon, non, jamais.

CÉCILE, *se jettant après sa mère.*

Ma bonne maman !

CAROLINE, *revenant à elle.*

Ton père est à Paris.

CHARLES.

D'hier au soir, Je viens de rencontre mon frère, ce frère

C H A R L E S

que j'ai tant aimé, que je n'ai pas vu depuis dix ans, qui occupe ma place dans la maison paternelle, et qui, peut-être...

C A R O L I N E, *vivement.*

Qui peut-être ?.....

B A Z I L E.

Est un bon, excellente frère.

C H A R L E S.

Il m'a contraint à lui donner mon adresse. Il veut me parler, que me veut-il ? Qu'a-t-il à m'apprendre ? Il paroissoit attendre ; il me plaint sans doute et ne peut me secourir.

C A R O L I N E.

Malheureux ! Qu'avons nous fait !

C H A R L E S.

Mon père à Paris ! c'est moi qu'il y cherche, c'est moi qu'il veut frapper.

B A Z I L E.

ça n'se peut pas.

C H A R L E S.

Mon frère.... Que va-t-il me proposer ? Ma Caroline.... ma Cécile.. ma femme, mon enfant, de la constance, du courage, l'instant décisif approche.

C A R O L I N E.

Charles, je ne vous rappellerai pas vos promesses. Vous vous souvenez du jour où je donnai ma main ; ma résistance mes réflexions doivent vous être toujours présentes. J'ai prévu tout ce qui arrive aujourd'hui, vous combattîtes mes craintes, vous opposâtes le tableau du bonheur à la peinture déchirante que je mis sous vos yeux : je vous aimois.... Ah ! comme je vous aime encore ! Docile à la voix de l'amour, je cédois au désir de faire un époux d'un amant adoré : je me rendis à vos vœux, ou plutôt à mon cœur. Charles je ne m'en repens pas, peut-être ne m'en repentirai-je jamais.

B A Z I L E.

Oh, de ça j'en sommes bien sûr.

C A R O L I N E.

Mais si les promesses de vos parens, si leurs menaces vous ébranloient.... mon ami, pense à ta Cécile, pense à cet enfant malheureux, qui ne t'a pas demandé l'existence, et à qui tu dois un père pour moi...

C H A R L E S.

Toi ? Tu ne m'es plus chère que la fortune, que les distinctions que j'ai sacrifiées.

C A R O L I N E.

Ah ! laissons nos sacrifices : je t'ai immolé mon repos, il faudra t'immoler peut-être ma réputation et ma vie, nous ne nous devons rien.

C H A R L E S.

Nous ne nous devons rien ? C'est moi qui te dois tout. Je n'ai

n'ai perdu que des préjugés, et c'est par toi que je suis époux, que je suis père. Ma Caroline, douterois-tu de ma probité?

B A Z I L E , à Caroline.

J'veus l'disions ben.

C A R O L I N E , *comme par inspiration.*

Charles, opposons la force à la force. Un ami, un protecteur nous ouvre ses bras. Le comte de Préval...

C H A R L E S .

Le comte de Préval! ...

C A R O L I N E ,

T'estime, l'aime.

C H A R L E S .

Cela ne se peut pas. C'est un homme sans mœurs;

C A R O L I N E , *effrayée.*

Un homme sans mœurs.

C H A R L E S .

Oui, un homme sans mœurs.

C A R O L I N E , *avec timidité.*

On dit qu'il a de la fortune.

C H A R L E S .

Il en abuse.

C A R O L I N E ,

Da crédit.

C A R L E S .

A la faveur duquel il se déshonore.

B A Z I L E .

Ah! mon Dieu!

C A R O L I N E ,

Il l'offre l'un et l'autre.

C H A R L E S , *avec un mouvement de jalousie.*

Caroline, te connoît-il? T'a-t'il vue?

C A R O L I N E , *avec douceur.*

Non, mon ami; mais il t'a envoyé un laquais...

C H A R L E S .

Ce n'est pas à moi que s'adresseroit le message;

B A Z I L E .

Cet homme paroît pourtant de bonne foi.

C H A R L E S .

La maison du comte est une école de dissimulation et de libertinage.

C A R O L I N E ,

Ah! mon ami, que m'apprends-tu?

C H A R L E S .

La vérité. Caché dans la foule, je vois, j'observe, et j'entends. Les grands éblouissent le peuple: cependant ce peuple juge les grands.

C H A R L E S.

C A R O L I N E.

Les intentions du comte peuvent être pures. Il veut te protéger, te placer avantageusement.

C H A R L E S.

Sa protection excite mes mépris, ses bienfaits me révoltent. Ne m'en parlez jamais.

C A R O L I N E.

Bazile, je devois suivre mon premier mouvement (à son mari.) Ma confiance m'a égarée. J'ai reçu une bourse....

C H A R L E S.

Une bourse du comte de Préval?

C A R O L I N E.

La voilà.

C H A R L E S.

Malheureuse, qu'as tu fait? C'est peut-être le prix dont il compte payer ta vertu.

C A R O L I N E, *jetant la bourse.*

Loin de moi ce métal funeste.

C H A R L E S.

Oui, métal funeste, qui tient lieu de tout à ceux qui le possèdent, et auquel ils pensent que rien ne peut résister.

B A Z I L E, *ramassant la bourse.*

Il faut pourtant s'assurer avant tout....

C H A R L E S, *tirant un petit sac.*

Voilà de l'argent, Caroline, voilà le seule que tu puisses prendre : il ne coûte rien à ma délicatesse, il est le fruit de mon travail. Laisse cet or, son aspect me fait mal. Le pain qu'il te procureroit, seroit un pain de douleur, de honte et de remords. Donnez moi cette bourse, Bazile:

B A Z I L E.

V'la de beaux raisonnemens, faut en convenir.

C H A R L E S.

Vas, Caroline, vas préparer un repas frugal, et n'oublies jamais que la pauvreté peut-être respectable, quand le courage sait l'ennoblir.

C A R O L I N E.

Bazile étoit présent. Charles, tu me pardonnes.

C H A R L E S.

Sa bonhomie, ta confiance ne sont pas des crimes. Vas mon amie, l'innocence n'a pas besoin de pardon. (*Il s'embrasse Caroline sort. Bazile et Charles entre dans le cabinet avec l'enfant.*)

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CHARLES, BAZILE, *entrant à la fin du couplet.*

CHARLES.
 QUE de ressources à l'opulence pour entraîner dans le piège une victime innocente ! Mon infortune, mon obscurité n'ont pu me garantir. L'œil du vice a pénétré ces murailles, n'a pas dédaigné la misère qui les couvre. Un époux au désespoir, un enfant abandonné, rien ne l'arrête, rien ne lui en impose. Mais moi qui ai prévu l'outrage, dois-je le laisser consommer ? Préval est puissant, je suis homme et j'en soutiendrai le sacré caractère... Le voilà cet or dont il a cru m'éblouir. C'est moi qui le lui rendrai, c'est moi qui... Que dis-je ? à chaque minute il devient plus pesant... Je cours, je vole chez Préval.

BAZILE.

N'vous dérangez pas. Son valet dit qu'il va venir.

CHARLES.

Il va venir ! Il me croit donc bien vil ! Je l'attendrai, mon ami.

BAZILE.

Je l'attendrons ensemble.

CHARLES.

Quoi, tu veux l'exposer....

BAZILE.

Pourquoi pas ! Est-ce que tu penses que je ne dirons pas ses vérités à un grand seigneur tout comme à un autre, donc ?

CHARLES.

Brave garçon !

BAZILE.

Ah ça, mais écoutes donc, toi ; es-tu bien sûr qu'il a ces desseins-là ? car....

CHARLES.

Et si je n'en étois certain, refuserois-je les avantages qui me sont offerts ?

BAZILE,

C'est-à-dire que ce comte est un malhonnête homme ?

CHARLES.

Oui, un malhonnête homme, c'est le mot.

BAZILE.

Hé ben, laisse-nous faire. Si c'comte ou si c'valet, avec sa langue dorée, rentrent ici, je les arrangerons,,

C H A R L E S
C H A R L E S , rêvant.

Bazile.

B A Z I L E.

Quequ'c'est ?

C H A R L E S.

Est-ce la première fois que ce valet parle à ma femme ?

B A Z I L E.

Je le pensons de même.

C H A R L E S.

Et elle a permis que le comte vint ici ?

B A Z I L E.

Oh, elle n'a rien dit d'ça.

C H A R L E S.

Et cette bourse ?...

B A Z I L E.

Elle ne vouloit pas la prendre, mais je l'y avons excitée.

C H A R L E S.

Quoi, ce valet, cet or, ces offres inconsidérées faites à une femme charmante, rien ne l'a fait pressentir l'affreuse vérité ?

B A Z I L E.

Dame, je n'ons pas été élevé dans les vices du grand monde. Et quand un homme nous dit : je vous aime, je vous veux du bien, je vous en ferons, je l'en croyons sur sa parole.

C H A R L E S.

Quelle situation ! Un père menaçant d'un côté, un séducteur puissant de l'autre...

B A Z I L E.

Y faut apaiser l'un et rembarer l'autre.

C H A R L E S.

Bazile, si tu m'aimes...

B A Z I L E.

Oh de ça tu sais ben que...

C H A R L E S.

Veilles avec moi sur ma Caroline. Tu es facile, mais droit. Te voilà instruit : si la jeunesse, si l'inexpérience de ma pauvre femme tournoient contr'elle et contre moi...

B A Z I L E.

Queu que tout ça signifie ? Quoi ! parce que c'te femme est pauvre, a n'sera pas honnête. J'sommes donc un fripon parce que j'n'avons que nos bras. C'te femme qu'a tout quitté, pour aller par-tout où t'a voulu la mener, qu'a tout souffert sans se plaindre, qu'aime tant son enfant, qui n'voit que toi, qui n'pense qu'à toi, c'te femme va oublier tout ça parce qu'un laquais habillé de rouge, vient de l'y parler. N'es-tu pas honteux, dis, d'penser ça d'elle ? Queu-que ta dirais si elle avoit peur qu'tu retournerais du côté d'ton père, et qu'tu la plantais là elle et sa Cécile ? trouverais-tu ça à sa place ?

C H A R L E S.

Si elle doutoit de mon cœur, si elle en soupçonnoit un moment la pureté et la droiture...

B A Z I L E.

Eh ben, pourquoi n'veux-tu pas qu'elle soit aussi forte qu'toi ? Pourquoi ne feroit-elle pas son devoir comme tu fais l'tien ? N'vois-tu pas ben que la pauvreté avec toi, l'i est pus douce qu'la richesse avec un autre ? Elle est jeune : raison de plus pour la plaindre et l'aimer. Elle n'a pas d'expérience ? Veilles pour elle, vois par tes yeux, et ne t'en rapportes pas à un ami à qui tu n'te ferois peut-être pas. Ton travail t'oblige à sortir ? Restes ici, et je travaillerons pour toi. Oui, j'aurons moins d'mal à travailler pour deux, qu'à voir que tu soupçonnes ta Caroline : c'est une honnête femme, et qui méritoit un mari plus confiant.

C H A R L E S.

Non, Bazile, non, je ne la soupçonne pas.

B A Z I L E, *à part.*

Y s'aimont d'tout leux cœur, et y s'craignent l'un et l'autre.

C H A R L E S.

Mais c'est que ce conte...

B A Z I L E.

Il en sortira avec un pied de nez.

C H A R L E S.

Je suis bien à plaindre !

B A Z I L E.

ça s'passera, mon garçon.

C H A R L E S.

Tu l'espères ?

B A Z I L E.

J'en sommes sûrs.

C H A R L E S.

Le ciel t'entende, mon ami !

B A Z I L E.

V'là queuque zun qui monte.

C H A R L E S.

C'est mon frère, sans doute... Moment cruel ! Vas, Bazile, vas au devant de ma femme. Engage-la à ne pas rentrer encore. Cette conversation pourroit l'affliger. Ménageons sa délicatesse.

B A Z I L E, *apercevant Verneuil fils.*

Il a l'air bonne personne.

SCENE II.

CHARLES, VERNEUIL fils.

CHARLES.

JE l'attendois avec impatience : l'inquiétude est cruelle. Je suis tourmenté par l'amitié que j'eus toujours pour toi, par la résistance que j'aurai peut-être à lui opposer. Quelque soit le motif qui l'amène ici, quelque soit ton opinion sur ma conduite, souviens-toi que j'ai pris mon parti, et que je suis inébranlable.

VERNEUIL.

Mon frère, je n'ai le droit ni de vous condamner, ni de vous absoudre. Je me garderai bien de prononcer entre mon père et vous. Je ne viens pas forcer vos sentimens, je n'ai pas même l'intention de les combattre; mais je vous aime, parce que vous êtes mon frère, je vous plains, parce que vous êtes malheureux, et des conseils, dictés par l'amour fraternel, ne peuvent vous être désagréables.

CHARLES.

Malheureux! Oui, je le suis, si le bonheur réside dans les jouissances d'un luxe insolent, et dans ses superfluités. Mais si la vraie félicité tient à la paix de l'aine, si les charmes d'un amour mutuel, si les vertus et la beauté d'une épouse, si les sensations délicieuses attachées à la paternité, si ces avantages sont quelque chose, comparés à de vains préjugés, quel homme fut jamais plus heureux que je le suis.

VERNEUIL.

Mon ami, l'amour a ses illusions. Il vient un tems où le bandeau tombe, et où la vérité dissipe des prestiges qui nous furent long-tems chers.

CHARLES.

Des prestiges! Des illusions! Quoi, un bonheur que je sens, qui me pénètre, dont la douce influence renaît sans cesse et me console de mes maux, tout cela ne seroit que des chimères? Verneuil, peux-tu le penser? Te flattes-tu de m'en convaincre? Quand je sors pour occuper des bras déjà exercés au travail, quand je plie sous le faix, quand je sens la sueur ruisseler de chaque partie de mon corps, et que je me dis, courage, Charles, encore un effort, c'est pour ta femme et ton enfant, ils t'attendent au retour: alors mon travail s'ennoblit à mes yeux, mon ame s'exalte, mon courage se ranime, et je vois sans envie passer dans un char doré l'homme indolent, mort aux vraies jouissances et aux tendres émotions de la nature. Le soir, je reviens gaiement.

Ma Caroline accourt vers moi, ma petite Cécile se hâte sur ses jambes faibles et peu sûres encore. Toutes deux me pressent dans leur bras, m'embrassent tour-à-tour. Un repas frugal, mais où président l'appétit et la gaieté, termine la journée. C'est quelquelfois un pain noir, un pain qui n'est accompagné d'aucun autre met; mais ce pain que je partage avec des êtres chéris, qui ne doivent leur existence qu'à ma tendre sollicitude, ce pain me paroît délicieux. Restes avec nous, Verneuil. Tu ne mangeras pas peut-être, mais tu verras le tableau du bonheur.

VERNEUIL.

Ah! mon ami, pourquoi mon père ne t'entend-il pas déployer cette éloquence persuasive, qui me laisse sans force contre toi? C'est un bon père; mais il tient à ses opinions, il a pour lui les loix, et il invoque leur secours.

CHARLES.

J'invoquerai, moi, la nature et les hommes qui la connoissent.

VERNEUIL.

Les hommes sensibles te plaindront et voilà tout. Des juges intègres prononceront la dissolution d'un nœud..

CHARLES.

Ils oseroient le faire!

VERNEUIL.

Ils ne peuvent s'en dispenser.

CHARLES.

M'empêcheront-ils de respecter mes sermens! Fermeront-ils mon cœur au ci de ma conscience, qui me répètera sans cesse: sois honnête homme et remplis tes engagements.

VERNEUIL.

Tu as déjà encouru la haine de ton père.

CHARLES.

Elle est injuste et c'est assez pour moi.

VERNEUIL.

Sa vengeance te poursuivra.

CHARLES.

Je tâcherai de m'y soustraire.

VERNEUIL.

Tu t'en flattes en vain. Tu n'échapperas pas aux recherches de ces êtres vils, qui font mériter de la délation et de la trahison.

CHARLES.

Je me défendrai, je défendrai les miens.

VERNEUIL.

Tu succomberas sous le nombre.

CHARLES.

J'aurai fait ce que j'aurai pu. Je recommanderai ma famille à la providence, et ma vengeance aux amis de la probité.

CHARLES

VERNEUIL.

Foibles ressources ! Il est des moyens plus sûrs....

CHARLES.

Et les quels ?

VERNEUIL.

Céder pour un moment, paroître te rendre aux desirs de ton père, donner les mains à ses projets, et plus tard....

CHARLES.

Deshonorer ma femme ! Verneuil, Verneuil, je ne suis ni foible ; ni injuste ; de tels coeurs sont déplacés.

VERNEUIL.

Que veux-tu donc faire ?

CHARLES.

Mon devoir. Il est au-dessus de vos usages, de vos préjugés et de vos loix. Oubliions un moment mon amour, mon bonheur ; et tout ce qui m'environne. Ne consultons que l'honneur : il doit être sacré pour toi. Caroline encore enfant, n'ayant que des vertus, et ne soupçonnant pas qu'il existât des vices, Caroline me plut, je le lui dis, et son cœur fut le prix du mien. Je l'enlevai à sa patrie, je lui fis faire une démarche dont elle ignoroit les conséquences : l'innocence est sans armes, aussi n'éprouvai-je point de résistance ; mais je jurai par le ciel et par cet honneur, qu'on veut que j'oublie, d'être à jamais son amant, son époux, son protecteur. Si je suis tout pour elle, si elle n'a que moi dans l'univers entier, qui sente et qui adoucisse ses peines, dois-je lâchement les aggraver, déchirer un cœur où mon image est gravée en trait de feu, vouer à l'infamie celle qui s'est fiée à ma foi, payer l'amour par un parjure, la confiance par une perfidie, et mon retour à la fortune par le comble de la scélératesse ? Réponds. Si tu étois mon juge oserois-tu prononcer contre moi ?

VERNEUIL.

Ah ! mon ami, tu me soumets, tu me subjuges, et malheureusement je ne puis rien pour toi.

CHARLES, *apercevant Caroline.*

La voilà celle qu'on veut que je trahisse.. Regardes et juges-moi.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, CAROLINE.

VERNEUIL, *bas à Charles.*

DISSIMULONS, mon ami,

CHARLES,

CHARLES.

Dissimuler! Je n'ai plus rien à ménager. L'affreuse vérité lui parviendrait tôt ou tard.

CAROLINE.

Qu'ai-je entendu?

CHARLES.

Je voulois t'épargner ce coup : les ménagemens deviennent inutiles. Notre perte est jurée, rien ne peut nous sauver. Nous n'avons plus que mon frère qui s'intéresse à nous ; mais sa tendresse est impuissante, et ses efforts seroient vains.

CAROLINE.

L'extrême danger me rend toute ma fermeté. Je ne suis plus cette femme timide qui te cachoit ses pœurs. Je soutiendrai ton courage, ou je le partagerai. Je me sens assez de fierté pour braver l'orage, et assez de noblesse pour pardonner à nos oppresseurs. Mais rien n'est désespéré encore. Monsieur, vous êtes le frère de Charles, et vous lui devez des secours. Si le comte de Verneuil a de la sensibilité, vous saurez l'émeuvoir. Si je l'ai offensé, ramené par vos prières, il me pardonnera une faute dont je ne connoissois pas l'étendue. Je suis pauvre, Monsieur ; mais ce n'est pas un crime. Je n'ai point de titres ; mais je suis honnête. Telle que j'étois, Charles ne m'a pas dédaignée, et, après plusieurs années, il s'applaudit de son choix. Pourquoi son père proscriroit-il sa compagne ? Charles, en m'élevant jusqu'à lui, est encore ce qu'il fut autrefois. J'ai un enfant, Monsieur, et Charles est son père. C'est pour cet enfant malheureux que j'ose élever la voix. L'habitude du malheur me rendroit peut-être ma situation supportable ; mais mon enfant.... ma Cécile....

CHARLES.

Tu l'entends, Verneuil. Voilà ma femme, voilà ta sœur. Si vraiment je te suis cher encore, peux-tu lui refuser ta protection et ton amitié ?

VERNEUIL.

La compagne que tu as choisie doit être digne de toi, et je ne balance pas à me déclarer son frère et son ami.

CAROLINE.

Oui, je suis digne de lui, si l'amour tient lieu de tout. Si mon dévouement pour des parens qui me persécutent sans me connoître encore, si la foiblesse de l'innocence sont des titres qui puissent balancer des opinions, oui, Monsieur, j'ose le croire, j'ai quelques droits à votre estime et à votre amitié. Que dis-je ? Vous daignez me les offrir, et pourriez-vous me les refuser ? Vous êtes le frère de Charles, le même sang circule dans vos veines, les mêmes principes doivent vous animer.

VERNEUIL.

Les sentimens que vous inspirez, Madame, ne permet-

tent pas à l'ame, qui les éprouve, d'en calculer la légitimité. Je suis vaincu, peut-être, par l'ascendant de la beauté, par les graces de la jeunesse, par ce langage intéressant auquel on ne peut résister; mais j'aime à céder au charme qui m'entraîne. Puissai-je le faire partager à un père qui a déjà prononcé contre vous. Je connois son inflexibilité; mais j'espère qu'il ne sera pas sourd à la voix de la raison. Si elle ne suffit pas pour le persuader, j'appellerai la nature à mon aide, j'emprunterai ses expressions, j'en aurai le noble et touchant enthousiasme. J'ai à plaider la cause de la vertu. Mon père la connoît; il est sensible, et il ne me repoussera pas. (*Charles se jette dans ses bras.*)

CAROLINE.

Le ciel enfin nous envoie un ami Qu'il vous conserve et vous protège. Je ne sais, mais j'aime à croire que je vous devrai mon bonheur et mon repos. Vous êtes l'unique appui d'une famille entière. Au nom de Dieu, ne l'abandonnez pas. C'est un frère, c'est une nièce, c'est une femme infortunée, qui n'espère qu'en vous, qui attend tout de vous, et dont vous ne tromperez pas l'espoir.

VERNEUIL.

Non, Madame.... Non, ma sœur, votre espoir ne sera pas déçu. Je la mériterai cette confiance dont vous m'honorez, et dont je me sens digne. Je vais trouver mon père, et faire passer dans son ame ce tendre intérêt, cette douce émotion dont vous m'avez pénétré, et qui vous feront toujours des amis de tous ceux qui pourront vous voir et vous entendre.

SCENE IV.

CHARLES, CAROLINE.

CAROLINE.

JE viens de me trouver des forces que je ne me connois-
sais pas. Ah! mon ami, que l'amour est puissant, quand il joint à ses droits les droits plus saints de la nature.

CHARLES.

Les préjugés les méconnoissent tous.

CAROLINE.

Ah! Charles, loin de combattre ma foiblesse, tu m'ôtes la dernière ressource, du malheureux, l'espérance qui me soutient encore. Ah! mon ami, si l'idée d'un avenir plus doux n'est qu'une illusion, de grace laisse-la-moi: je n'y renoncerai peut-être que trop tôt.

SCÈNE V.

BAZILE, CHARLES, CAROLINE.

BAZILE, *apercevant Caroline.*

AH ben! c'est bon, ça! J'avions beau vous chercher et vous attendre. (*à Charles.*) Est-ce qu'elle a entendu?...

CHARLES.

Tout, mon ami, et elle vient de se montrer plus confiante que moi.

BAZILE.

C'est joli, ça. Parlez-moi d'une femme qui n'perd pas la tête. Ah! ça! Et ce monsieur?

CAROLINE.

C'est le digne frère de Charles.

BAZILE.

C'est un brave garçon, pas vrai? V'là comme vous êtes, vous autres. Vous avez toujours peur. J'étais sûr, rien qu'à le voir, que ce monsieur-là étoit honnête et loyal. Dame, c'est que j'ons le tact pour vous dévisager un homme. Et où ce qu'il est allé?

CHARLES.

Parler à mon père, mon cher Bazile, et le gagner, s'il est possible.

BAZILE.

V'là ce qui s'appelle un frère. Mais pourquoi que tu n'y vas pas, toi? On fait toujours mieux ses affaires soi-même que par ambassadeur.

CHARLES.

Je crains....

BAZILE.

Quoi? Nas-tu pas peur qu'i t'batte! Que ton frère lui parle le premier, à la bonne heure: il essuira la bourrasque. Tu viendras ensuite, et ton père aura la langue morte, car enfin on ne peut pas toujours crier.

CHARLES.

Ah! si j'osois....

BAZILE.

Tiens, Charles, les absents ont toujours tort. Mais juges des autres par toi-même. Si ta Cécile, dans quelques années, se brouillait avec toi, qu'a vint par après te demander pardon, est-ce que, tu la rebuteriois, répons? Est-ce que t'en aurois p'courage? Hé ben, mon ami, je descendons tous du bon père Adam, je sommes tous pétris du même limon. Ton père n'sera pas pus dur que tu n'serois toi-même en pareil cas.

C H A R L E S

C A R O L I N E.

Ah ! mon ami, je crois qu'il a raison.

B A Z I L E.

Et Caroline, pourquoi qu'a n'y va pas aussi ? La jeunesse plait toujours ; et tenez, quand on est jolie et qu'on sait tourner un compliment, on n'est pas en peine de s'tirer d'affaire.

C A R O L I N E.

Si je pouvois pénétrée jusqu'à lui...

B A Z I L E.

C'est ben aisé.

C A R O L I N E.

S'il pouvoit m'entendre...

B A Z I L E.

Faudra ben qu'i vous écoute. J'irons devant et je vous annoncerons.

C H A R L E S.

Quoi, Bazile...

B A Z I L E.

Queu qu'il y a encore ? Est-ce que tu t'imagines que je serons gêné pour li dire : vot'fils fait ce qu'i doit, et vous le savez ben. Vous n'avez pas vu sa femme, et i'n'faut jamais faire fi de ce qu'on ne connoît pas. Attendez, attendez, je vais li parler, et de la bonne manière. (*Fausse sortie.*) A propos et où ce qu'i demeure ?

C H A R L E S.

Ah ! je n'ai pas pensé....

B A Z I L E.

A li demander son adresse. Mais queu gens êtes-vous donc, vous autres ? Diable emporte, vous n'avez pas pus d'tête que des hannetons. Mais vas donc cours : il n'est pas loin c't'homme. Regardez s'i r'mue. Attendras-tu que les huissiers viennent te déclarer que tu n'es pus l'mari d'ta femme, que tu n'es pus l'père de ton enfant ? Mais vas donc, au nom de Dieu, vas donc.

C H A R L E S.

J'y vais, mon ami, J'y vais.

B A Z I L E.

C'est ben heureux

S C E N E VI.

B A Z I L E, C A R O L I N E.

B A Z I L E.

A H, vous allez voir comme j'veis vous r'tourner c't'affaire-là. Vous viendrez avec moi, vous m'entendrez péroriser

d'antichambre. Oh, c'est que je sommes fermes quand i's'agit d'l'a raison et d'nos amis. Hé, hé!

CAROLINE.

Bazile, vous espérez donc....

BAZILE.

Comment, si j'espère? Alle est bonne là, avec son espérance. Vous autres gens éduqués vous ne connoissez qu'des simagrées et des façons, et nous j'allons droit au fait. J'le saluerons d'abord, car à tout seigneur tout honneur; j'ajouterons, j'ajouterons.... Mais j'étudierons ça en route, car il faut faire un discours analogue à la circonstance.

S C E N E V I I.

BAZILE, CAROLINE, LE COMTE DE PRÉVAL.

LE COMTE.

QUE je m'estime heureux, belle Caroline, de vous rencontrer chez vous! Je viens vous entretenir de choses sur lesquelles il paroît que mon valet s'est mal expliqué, je viens combattre de petits scrupules, que, sans doute, je n'aurai pas de peine à dissiper.

CAROLINE.

Monsieur est le comte de Préval?

LE COMTE.

Oui, ma belle.

BAZILE.

Vous n'perdez pas de tems, Monsieur, à c'qu'im'paroît.

LE COMTE.

Quel est ce garçon là?

CAROLINE.

C'est un honnête homme, l'ami intime de Charles.

LE COMTE.

Et peut-être un peu le vôtre?

CAROLINE.

J'aime tous les amis de mon époux.

LE COMTE.

En ce cas, vous ne pouvez me refuser un peu d'amitié, personne ne s'intéresse plus vivement que moi au sort de Charles, personne n'est plus disposé à lui donner des preuves de bonté et d'attachement.

CAROLINE.

Ces preuves, Monsieur, ont déjà été trop loin; je ne sais comment nous avons pu mériter....

LE COMTE.

La beauté a des droits aux hommages de tous les hommes, et la beauté souffrante est plus intéressante encore.

CAROLINE.

J'ai l'honneur de vous prévenir, Monsieur, que de tous les suffrages celui de Charles est le seul qui puisse me flatter. Je suis loin de me croire belle; mais il me suffit de le paroître à ses yeux. Quant à l'intérêt que vous me témoignez, j'ignore sur quoi il est fondé. Jamais je n'ai importuné de mes plaintes l'opulence ni la grandeur. Dans notre médiocrité, nous sommes même quelquefois utiles à nos semblables, et nous vous remercions de vos offres avec la modestie qui convient à notre situation, et la noble fierté qui sied à l'indépendance.

BAZILE, à Caroline.

Ferme, ça va bien.

LE COMTE.

Vous m'étonnez, Caroline.

CAROLINE.

Tant pis pour celles qui vous ont autorisé à douter des vertus les plus simples.

LE COMTE.

Vous avez vu votre mari?

CAROLINE.

Il me quitte à l'instant.

LE COMTE.

Et il vous a fait la leçon.

CAROLINE.

Il est des choses, Monsieur, sur lesquelles je n'ai besoin des avis de personne.

LE COMTE, à part.

Réponse à tout. (*haut*.) Cependant vous avez consulté Charles....

CAROLINE.

Et je le devois, Monsieur. Une femme qui respecte son mari, qui s'estime elle-même....

LE COMTE.

Oh! grace, s'il vous plaît, de ces maximes qui portent avec elles l'ennui et le dégoût. Voici le fait: je vous ai envoyé de l'argent; parce que j'ai présumé que vous en aviez besoin, je vous ai fait offrir ma protection, parce que je crois qu'elle peut vous être utile. Vous êtes épouse, vous êtes mère, nous observerons les bienséances qu'exigent ces deux titres. Je procure à Charles un emploi lucratif dans nos colonies. Vous élèverez votre enfant dans la plus grande aisance, et je veillerai moi-même à son éducation.

BAZILE.

Monsieur s'embarque donc aussi pour les grandes Indes?

LE COMTE.

Non, Monsieur, je ne m'embarque pas. Je garde avec moi la belle Caroline, dont la santé délicate ne supporterait pas un aussi long voyage, et je....

B A Z I L E , *chantant.*

On s'expose à compter deux fois...

C A R O L I N E .

C'est assez , Monsieur , terminons un entretien qui me gêne , et qui ne vous conduiroit à rien. Supprimez un langage qui ne convient point à mes mœurs , et qui ne prouve pas en faveur des vôtres.

S C E N E V I I I .

LES PRÉCÉDENS, CHARLES, *dans le fond du théâtre.*

C'EST Préval.

C H A R L E S .

L E C O M T E .

La belle Caroline a de la mémoire. Tantôt, elle ne parloit pas ainsi.

C A R O L I N E .

C'est qu'il est difficile d'être en garde contre des pièges qu'on ne soupçonne pas.

L E C O M T E .

Voilà du Charles tout pur. C'est un beau parleur , dit-on , que ce Charles.

B A Z I L E .

Oui , Monsieur , i'parle ben et pense de d'même.

L E C O M T E .

C'est fort bien , c'est fort bien , mon ami. Vous êtes décidément l'ami de la maison.

B A Z I L E .

Oui , Monsieur , je sis l'ami de la maison , et j'men pique.

L E C O M T E .

Allons , Caroline , soyez de bonne-foi. Convenez du moins que c'est une cruelle chose qu'un mari jaloux. Ces gens-là voient tout en noir , et l'intrigue la plus innocente...

C H A R L E S .

Quelle horreur !

B A Z I L E .

Qu'appellez-vous intrigue ? N'y a pas ici de femme à intrigue , entendez-vous , Monsieur , et vous êtes un mal avisé.

L E C O M T E .

Caroline , vous avez fait choix d'un ami qui s'exprime fortement , et qui n'a pas...

C A R O L I N E .

Ce vernis imposteur dont on décore les vices.

L E C O M T E .

Madame , Madame , il faut que j'aye autant d'amour pour supporter,....

C H A R L E S , *avec une colère concentrée.*
C'est donc de l'amour que vous avez , Monsieur ?

B A Z I L E .

Oui, v'là le grand mot lâché.

C H A R L E S .

Vous ne trouverez ici ni complices, ni victimes, je vous en avertis. Voilà votre or, Monsieur ; ma femme, en l'acceptant, n'a prouvé que la simplicité de l'innocence. Je vous le rends, moi, avec connoissance de cause. Je vous fais grace des reproches que mérite votre conduite, et s'il vous reste quelque délicatesse, vous me saurez gré de la mienne. Voilà la première fois que vous vous montrez dans un asyle qui devoit vous être inconnu : j'ose espérer que ce sera la dernière, je vous en prie, et je me flatte que vous ne me refuserez pas la seule grace que j'attends de vous.

B A Z I L E .

Hé ben, queu qu'vous direz à ça ?

L E C O M T E .

Qu'on se trompe quelquefois sur les objets des graces qu'on se plaît à répandre.

C H A R L E S .

Dispensez-moi de parler plus clairement. L'explication ne seroit pas à votre avantage.

L E C O M T E .

Mais quelquefois aussi on a assez de crédit pour venger des outrages...

C H A R L E S .

Je vous entends, Monsieur, il faut opter entre l'infamie et votre haine. Mon choix n'est pas douteux.

L E C O M T E .

Vous bravez tout, vous autres qui n'avez rien à perdre. Mais quand on est bien avec le Ministre....

B A Z I L E .

Et qu'on vous ressemble, c'est signe que la France est bien gouvernée.

C H A R L E S .

Silence, Bazile, s'il vous plaît. Je respecte tous les dépositaires de l'autorité ; et je les estime assez pour croire qu'ils ne seront pas les instrumens d'une basse passion, et qu'ils ménageront l'homme honnête qui sait vous résister.

L E C O M T E .

On saura rabattre ce petit orgueil.

C H A R L E S .

Je ne vous crains pas. Je suis votre égal par la naissance ; et je suis au-dessus de vous par les sentimens.

C A R O L I N E , *d'un ton suppliant.*
Mon ami !

B A Z I L E .

Oui, morgué, c'est ben dit, l'fils du comte de Verneuil s'moque de vous et de vos pareils.

D

LE COMTE

ET CAROLINE.

LE COMTE, *vivement.*

Vous êtes le fils du comte de Verneuil !

CHARLES.

Que vous importe ?

LE COMTE.

Qui a des terres en Picardie ?

BAZILE.

En Picardie , ou ailleurs : mais qu'est à Paris , à bon compte , et qu'a l'bras aussi long qu'vous ; entendez-vous ?

CAROLINE.

Bazile , qu'avez-vous dit ?

LE COMTE, *à part.*

Ah ! je respire.

CAROLINE, *à Charles et à Bazile.*

Venez ; mon ami , venez Bazile. (*en sortant.*) O mon Dieu ; détournez de nous les malheurs qui nous menacent , ou donnez-nous la force de les supporter. (*Elle emmène Bazile et son mari , qui , en sortant ; regardent le Comte d'un air menaçant.*)

SCENE IX.

LE COMTE *seul.*

AH ! monsieur Charles , vous êtes le fils du comte de Verneuil ? Un mariage en l'air ; une fugue de la maison paternelle , et de grands mots pour masquer tout cela : me voilà au courant. La jeune personne joue son rôle à ravir. Ses grâces négligées , son petit air révéche , la rendent plus intéressante encore. Parbleu , je n'en aurai pas le démenti. Puisque Verneuil est à Paris , je le découvrirai facilement ; j'irai le trouver , et je connois des moyens de mettre à la raison M. Charles et sa petite moitié.

Fin du second acte.

ACTE III.

Le Théâtre représente un salon.

SCENE PREMIERE.

VERNEUIL père, VERNEUIL fils.

VERNEUIL père.

NON, Monsieur, non, je n'en entendrai pas davantage. Vos réflexions ne rendent pas la faute de votre frère moins grave, et je n'en suivrai pas moins mes projets.

VERNEUIL fils.

Mais mon père...

VERNEUIL père.

Mais, mon fils, il n'y a point d'erreur qu'on ne puisse colorer avec un peu d'esprit. D'ailleurs, vos instances me fatiguent : faites-moi grace de ce que vous pourriez ajouter encore.

VERNEUIL fils.

Me faites-vous un crime de mes prières ? Voudriez-vous...

VERNEUIL père.

Non, je ne blâme pas, j'en conviens, le sentiment qui vous a conduit vers moi. Votre frère a toujours des droits à votre amitié, et vous avez dû prendre sa défense. Mais ce frère rebelle à mes volontés, insensible à mes menaces, passant du désordre à la misère, et n'ayant plus qu'un pas à faire, pour tomber dans l'avilissement, votre frère a éteint en moi tout sentiment de tendresse. Enfin, mon fils, vous venez de faire votre devoir, et je ferai le mien.

VERNEUIL fils.

Quoi, décidément, Monsieur, vous allez vous armer contre lui, solliciter la cassation d'un mariage...

VERNEUIL père.

Je ferai mieux, Monsieur, je l'obtiendrai. Votre frère ne m'a pas consulté, pour se livrer à son fol amour. Il n'ignoroit pas cependant qu'il étoit sous ma dépendance ; il connoissoit les loix : a-t-il cru que je n'en réclamerais pas l'appui ? S'est-il flatté d'échapper à leur vengeance ? Vous flattez-vous, vous-même, qu'oubliant les obligations de mon état, renonçant au fruit de trente ans de soins et de travaux, je partagerois enfin les égaremens de votre frère par une indulgence criminelle ?

VERNEUIL fils.

Vous le jugez bien sévèrement, mon père, si vous pensez....

VERNEUIL père.

Jeune homme, si jamais vous êtes père, vous apprendrez, peut-être, ce qu'il en coûte à un bon cœur pour en déchirer un autre. Vous ne soupçonnez pas ce qui se passe dans le mien; mais je suis comptable de ma conduite à tous les pères de famille, à tous les amis de l'ordre, qui, dans ce moment, ont les yeux fixés sur moi. Si votre frère n'eût violé que des préjugés, je lui pardonnerais, et je m'en sens capable; mais sa fortune renversée, sa réputation perdue, et le mépris des honnêtes gens, sont-ce là des chimères, Monsieur? Rangé dans la dernière classe du peuple, vendant son temps et son travail à quiconque veut les payer, exposé aux outrages de l'opulence, dénué enfin de cette énergie qui relève une âme dégradée et lui rend son premier lustre, tel est votre frère. Est-ce à ces traits que je dois reconnoître mon fils?

VERNEUIL fils.

Sa déplorable situation fait sa gloire; elle est l'effet de la noble résistance qu'il oppose à l'adversité.

VERNEUIL père.

Elle est l'effet de son entêtement. Cet héroïsme prétendu ne peut tenir contre l'examen de la raison. Il peut en imposer à ces jeunes gens inconsidérés, qui n'approfondissent rien; mais je n'y vois, moi, que l'éloignement de tous ses devoirs, qu'un vil moyen de persévérer dans son odieuse conduite, de se conserver une femme....

VERNEUIL fils, *vivement*

Comme il y en a peu. Une femme charmante.

VERNEUIL père.

Une femme charmante! Ils ont tout dit, quand ils ont prononcé ce mot-là. Mais je veux qu'elle soit telle qu'elle vous a paru, qu'elle mérite jusqu'à un certain point le rare éloge que vous m'en faisiez tout-à-l'heure, qu'en faut-il conclure? Que si elle étoit sans agrément, sans douceur, sans quelques qualités estimables, peut-être, elle n'exerceroit point sur votre frère un empire aussi absolu. Mais si toutes les femmes, pourvues de quelques attraits, s'en faisoient des titres pour prétendre aux plus hauts partis, qu'en arriveroit-il? La ruine des familles, le renversement de l'ordre, le mépris de l'autorité paternelle, et plus tard, les regrets, la honte et la douleur. Oui, un mariage disproportionné est un attentat contre la société, et elle a dû armer les loix contre les séductions d'un sexe, et les folles passions de l'autre.

VERNEUIL fils.

Ces idées, mon père, justes et vraies en général, n'empêchent pas des exceptions méritées. Mon frère est un homme d'honneur.

VERNEUIL père.

A vos yeux. Aux miens ce n'est qu'un rebelle que rien ne peut justifier.

VERNEUIL fils.

Je le justifierois, mon père, si vous vouliez m'entendre avec tranquillité.

VERNEUIL père.

Vous ne pouvez rien me dire que vous ne m'ayez déjà dit. Finissons et laissez-moi.

VERNEUIL fils.

Encore un mot, de grace.

VERNEUIL père.

Vous abusez de ma patience.

VERNEUIL fils.

Si vous voyiez son épouse...

VERNEUIL père.

Son épouse, dites-vous ? Une inconnue...

VERNEUIL fils.

Ses parens sont honnêtes.

VERNEUIL père.

Sans fortune...

VERNEUIL fils.

La vôtre est considérable.

VERNEUIL père.

Sans naissance...

VERNEUIL fils.

C'est un don du hazard.

VERNEUIL père.

Et peut-être sans éducation.

VERNEUIL fils.

Son langage, ses principes annoncent un esprit cultivé et un cœur pur.

VERNEUIL père.

Jeane insensé ; et quelle preuve vous en a-t-elle donné ? En est ce une que d'avoir quitté sa patrie en fugitive, que de s'être unie à votre frère contre les loix et sans mon aveu.

VERNEUIL fils.

Elle étoit enfant alors, et ne prévoyoit pas les suites funeste...

VERNEUIL père.

A la bonne heure ; mais votre frère étoit un homme fait, et n'a agi qu'avec connoissance de cause.

VERNEUIL fils *vivement*.

Sa femme est donc innocente.

VERNEUIL père.

Et quand elle le seroit, qu'en résulteroit-il ?

VERNEUIL fils.

Que vous devez la plaindre et la secourir.

VERNEUIL père.

Oui, je la plains, n'en doutez pas : mon ressentiment ne

me rend pas injuste. Si en effet, elle n'a cédé qu'aux pressantes sollicitations de votre frère, si son extrême jeunesse lui a fait violer des bienséances, que peut-être elle ne connoît pas encore, oui, je m'intéresserai à son sort, et je l'adopterai.

VERNEUIL fils.

Et ce foible enfant....

VERNEUIL père, *vivement*.

Je ferai tout pour lui.

VERNEUIL fils.

Ah! mon père, je ne désespère pas encore de vous voir ratifier un mariage....

VERNEUIL père.

Ratifier ce mariage! Quel mot avez-vous osé préférer!

VERNEUIL fils.

Qu'a-t-il donc de si révoltant, mon père?

VERNEUIL père.

Je vous ai dévoilé mes principes. Respectez-les, du moins, si vous ne voulez pas les adopter.

VERNEUIL fils.

Mon malheureux frère est donc perdu sans retour?

VERNEUIL père.

Sans retour? Non, Monsieur, son sort dépend de lui.

VERNEUIL fils.

Ah! mon père, ordonnez, que doit-il faire?

VERNEUIL père.

Vous me le demandez! Qu'il rompe un engagement qui m'offense, et qu'il n'auroit jamais dû former. Qu'il redevienne mon fils, et je lui rendrai son père.

VERNEUIL fils.

Ah! Monsieur, à ces conditions....

VERNEUIL père.

Je vous entends, Monsieur. A ces conditions, il refuse mon amitié et le pardon généreux que je voulois lui accorder. Gardez-vous de m'en parler davantage, si vous ne voulez par-tager avec lui ma juste indignation.

VERNEUIL fils.

Je vous supplie, Monsieur....

VERNEUIL père.

Vous m'avez entendu. Retirez-vous.

VERNEUIL fils.

Vous l'ordonnez.

VERNEUIL père.

Retirez-vous, vous dis-je.

VERNEUIL fils, *en sortant*,

Attendons un moment plus favorable,

SCENE II.

VERNEUIL père, seul.

IL m'en a coûté pour résister à ce jeune homme, pour lui montrer une inflexibilité qui n'est point dans mon caractère. J'aime qu'il soit l'ami de son frère. Je ne puis même blâmer intérieurement l'infortuné qui me résiste. Cette résistance prouve son honnêteté. S'il étoit capable d'abandonner sans efforts une femme intéressante, d'oublier un enfant qui lui doit être cher, oui, je le sens, je le mépriserois, et ce seroit pour moi le dernier des malheurs. Mais, si sa conduite est louable, la mienne m'est dictée par des devoirs dont je ne peux m'écarter. La distance des conditions n'est pas une chimère. La différence des fortunes n'est pas une illusion. Mon fils veut sacrifier ces avantages. Je dois m'y opposer, je le dois et je le veux.

SCENE III.

VERNEUIL père, BAZILE.

BAZILE, s'échappant des mains des domestiques qui veulent le retenir.

MAIS quequ'un c'est donc qu'ça ? J'vous dis qu'il faut que je lui parle, et pour affaire pressée.

VERNEUIL père.

Qu'y a-t-il ?

BAZILE.

C'est nous, Monsieur, qui venons vous rendre un service, et à qui vos valets veulent barrer l'entrée.

VERNEUIL père.

Laissez cet homme, je l'entendrai. *(Les domestiques sortent).*

BAZILE à la cantonnade.

Allez, Messieurs, retournez à vot' poste, et soyez pus polis une autre fois avec l'shonnêtes gens qui ont besoin de vous.

VERNEUIL père.

Que voulez-vous, mon ami ?

BAZILE saluant.

Monsieur... Je m'appelle Bazile, honnête homme de profession, commissionnaire de mon métier, et l'ami particulier de Charles Verneuil... que vous connoissez ben.

VERNEUIL père, douloureusement.

Vous êtes son ami.... Ah ! le malheureux !

B A Z I L E.

C'n'est pas mon amitié, Monsieur, qui fait son malheur ; ben au contraire, et il vous en rendroit témoignage : c'est la colère, c'est l'abandon de son père, qui font son tourment. Mais il n'tient qu'à vous qu'tout ça finisse : laissez-là vos orgueilleuses fariboles, morgué, soyez père : nature val' avant tout.

V E R N E U I L père.

Mon ami, ces choses-là ne vous regardent pas.

B A Z I L E.

Eh ! pourquoi ça ! Monsieur ? parce que je sommes pauvre ; parce que je n'avons qu'un mauvais habit ? N'faut pas juger l'homme par sa couverture, c'est à l'usé qu'on connoît l'drap. Y a là dessous un bon cœur qui sent vos chagrins, et qui veut y mettre eune définition. N'faut pas être d'qualité pour compatir aux peines d'ses semblables.

V E R N E U I L père.

Mon ami, vous m'étonnez.

B A Z I L E.

Tant pis pour vous, Monsieur. Vous êtes étonné d'voir que j'allons droit au but, que j'ne vous flagornons pas ? Je venons hardiment, parce que j'sommes chargé d'une bonne cause ; j'avons confiance en vous, parce qu'vous portez un air d'bonté, et que vot'cœur ne donnera pas un démenti à vot'physionomie. Vous êtes nob', vous êtes riche, c'est bien fait à vous ; mais tout ça n'embarlificote pas, je vous en avertis. Au bout d'tout, vous n'êtes qu'un homme, j'en sis un autre, et entre hommes on peut s'parler.

V E R N E U I L père.

Eh bien ! mon ami, parlons. Quel est donc ce service que vous comptez me rendre ?

B A Z I L E.

Je venons vous empêcher d'faire une sottise.

V E R N E U I L père.

Que dites-vous ?

B A Z I L E, appuyant.

Je venons vous empêcher d'faire une sottise. Pourquoi voulez-vous désoler mon ami Charles, et poignarder sa Caroline ? C'est-y juste, c'est-y beau ? d'ailleurs, Monsieur, il y a un enfant, y a un enfant...

V E R N E U I L père, avec sentiment.

Hé ! je le sais.

B A Z I L E.

Vous l'savez ! J'aurions parié qu'vous n'vous en doutiez pas ; Oui, Monsieur, y a un enfant, beau comme l'amour, et qui vous ressemb' comme deux gouttes d'eau.

V E R N E U I L père, avec émotion

C'est assez, mon ami, c'est assez.

B A Z I L E.

Non, Monsieur, je n'aurons pas de cesse, que je n'vous ayons abattu tout-à-fait. Vous vous attendrissez, c'est bonne marque. Allons, morgué, vienne un bon rémora; que j'ayons la gloire de remettre le père et le fils dans les bras l'un d'l'autre. Dites tant seulement, je l'i pardonné, et y tombe à vos pieds.

V E R N E U I L père.

Il est ici!

B A Z I L E à demi voix.

Oui, Monsieur, il est ici, et c'est nous qui l'y avons amené; y craignoit d'y venir; mais je l'i avons répondu d'vous.

V E R N E U I L père.

Il craignoit de venir! Ah! il sent trop combien mon ressentiment est juste.

B A Z I L E.

Oui, Monsieur, vot'ressentiment est juste, je n'en disconvienons pas; mais, à tout péché, miséricorde. Vous aviez un père autrefois, n'a vous jamais eu besoin de son indulgence? Ne vous a-t-il jamais rien pardonné? Mettez la main sur la conscience, Monsieur, traitez l's'autres comme vous avez été ben aisé qu'on vous traitit vous-même. Charles n'a manqué que parce qu'il a le cœur bon, n'y a pas d'quoi l'i en vouloir toute la vie. Queu plaisir d'pardonner à son fils, d'adopter une famille qu'est si digne d'être heureuse, queu doux momens vous pouvez vous procurer. Il n'en sera pas r'tardé davantage. J'vas chercher vot'fils, et vous n'm'en dédirez pas.

V E R N E U I L père, avec effort.

Gardez-vous en bien, je vous le défends.

B A Z I L E.

Comment, Monsieur.

V E R N E U I L père, avec une tendresse qu'il s'efforce de dissimuler.

Je ne veux pas le voir. ... Je ne veux pas le voir, mon cœur lui est à jamais fermé.

B A Z I L E.

Queu qu'c'est donc qu'ces cœurs d'qualité, où qu'l'amitié va et vient à commandement! Vous n'aimeriez pus Charles, et vous êtes son père? C'est impossible, ça, Monsieur. Quoi, quand j'l'avons secouru, nous, qui ne lai sommes rien, qui ne l'connoissons pas, qui n'en avions pas seulement entendu parler, vous ne seriez pas honteux de vous montrer père sans naturel, et d'ajouter à ce que souffre déjà c'pauvre garçon, l'fardeau de vot'inimitié! Une haine éternelle est indigne d'un honnête homme, et on n'doit pas frapper l'foible qui demande grace. ... Mais, non, Monsieur, non, vous ne persévérerez pas dans de pareils desseins. Vous avez trop compté sur vos forces, en faudroit de surnaturelles, pour résister à un enfant repentant

et

et soumis. Viens, Charles, viens, mon camarade. Encore un effort, et tout est réparé.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, CHARLES.

BAZILE; *entraînant Charles vers son père.*

LE v'la; Monsieur; repoussez-le; si vous en avez le courage.

CHARLES; *se jettant aux pieds de son père.*

Mon père!

VERNEUIL père; *se cachant le visage.*

Laissez-moi, laissez-moi.

CHARLES.

Vous me rejetez de votre sein! Mon père, que vous ai-je fais?

VERNEUIL père; *se retournant vers son fils.*

Cé que tu m'a fait, cruel enfant, tu oses me le demander? Dans quel état je le revois!... portant les livrées de la misère, manquant de tout, peut-être..... Ah! Charles Charles!

CHARLES.

Mon père, mon digne père!

VERNEUIL père.

Viens-tu aggraver mes chagrins, ou viens-tu les effacer? Mon cœur saigne en te revoyant. Je ne peux supporter cet aspect, qui me tue. Tu me connois, ingrat, dis un mot, et mes bras te sont ouverts.

CHARLES.

Ordonnez; mon père. Je vous respecte, je fais plus, je vous aime tendrement. Il m'est affreux de vivre loin de vous. Que ne ferois-je pas pour regagner votre tendresse? Ordonnez, ordonnez. Je suis prêt à vous sacrifier tout, tout, excepté la nature et l'honneur.

VERNEUIL père.

Charles, tu vois ma foiblesse: j'aurois voulu te la cacher en vain. J'ai imposé silence à ton frère, j'ai résisté à ton ami; mais mes forces sont épuisées, et je me montre tel que je suis. Je ressens à la-fois des douleurs et mes peines; leur réunion est trop forte, je ne puis la soutenir. Mon ami, ayez pitié de ma vieillesse, ne me fais pas descendre au tombeau avant le tems, ne m'oblige pas à m'armer contre mon sang, à faire retentir les tribunaux de mes plaintes, à t'accabler enfin, quand tu peux te rendre encore. Vois mes larmes, elles coulent devant toi.

et je n'en rougis point. C'est un tribut que m'arrache la nature, et tu n'y seras pas insensible.

CHARLES.

Malheureux ! qu'ai-je fait ? J'ai porté la mort dans le sein mon père. Mon père, pardonnez-moi.

VERNEUIL père.

Ah ! qu'ai-je désiré, que de pouvoir l'absoudre ?

BAZILE.

Vous le voyez, m's amis ; dans ce monde l'n'sagit que de s'entendre.

CHARLES.

Livrez-vous à toute votre bonté, mon père, reconnoissez ma femme, adoptez mon enfant.

VERNEUIL père, *se détournant*.

Je ne le puis, je ne le puis.

CHARLES.

Vous le ferez, mon père, si je vous suis cher encore.

VERNEUIL père.

Charles, tu veux abuser de mon état, me contraindre à une démarche que je rétracterois dès que je serois rendu à moi-même ? Quelle est donc la tyrannie des passions, quelle est donc leur violence, si elles nous égarent ainsi.

CHARLES. (*)

Oui, mes passions m'ont égaré, mon père, j'en fais l'avent devant vous. Mais elles m'égarent à un âge où on ne connoît pas le danger. Elles m'égarèrent quand j'osai adresser à Caroline les premiers vœux de cet amour que vous avez condamné, voilà mon unique faute, la seule dont je puisse me repentir. Mais une enfant, arrachée à ses parens, entraînée dans une terre étrangère, des sermens que vous avez proscrits, mais que j'ai prononcé dans toute la ferveur de mon ame, mon exactitude à les observer, ma constance envers mon épouse, ma tendresse envers mon enfant, sont-ce là des liens frivoles que le respect filial doit annuler, que votre sévérité puisse rompre ? Vous m'ordonnez d'être enfant soumis, et vous me défendez d'être père ! Il faut admettre tous les devoirs du sang, ou les rejeter tous également. Foibles et innocentes créatures, dont l'une s'est confiée à moi, dont l'autre me doit l'existence, je tiens à vous plus qu'à la vie, et jamais je ne vous abandonnerai, j'en atteste le ciel, ce ciel, témoin de mes promesses. Que ses malédictions m'accablent, que sa main toute-puissante s'appesantisse sur moi, si des préjugés l'emportent sur l'honneur, et si la tyrannie fait taire la nature.

(*) Pendant ce couplet, Bazile sort, amène Caroline, et la reconduit à la fin de la scène V.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, CAROLINE, *dans le fond*

VERNEUIL père.

MALHEUREUX! qu'as-tu dit? Tu accuses de tyrannie un père qui va au-devant de toi, qui ne profère que des paroles de paix, qui la porte dans son sein, et qui veut la faire passer dans le tien. Sais-tu que j'ai fait tout ce que tu pouvois attendre d'un père indulgent et sensible, que le mépris de mes bontés va rallumer les sentimens de vengeance que je voulois étouffer? Ne crains-tu pas, fils ingrat et dénaturé, que la malédiction du ciel, cette malédiction que tu as pu invoquer, ne soit précédée de la mienne?

CAROLINE, *à part*.

Ah! malheureuse!

CHARLES.

J'en mourrois, peut-être; mais je la recevrois avec la fermeté du courage, et la résignation qu'inspire l'innocence.

VERNEUIL père.

L'innocence qui brave un père!

CHARLES.

Un père qui exige l'impossible.

CAROLINE *à part*.

Je suis perdue.

VERNEUIL père.

Si vous étiez à ma place, vous permettriez-vous ce que vous me demandez?

CHARLES.

Si vous étiez à la mienne, vous conduiriez-vous autrement? Répareriez-vous une faute par un crime? Vous laisseriez-vous intimider par de vaines menaces?

VERNEUIL père.

Ainsi donc ces menaces, loin de vous ramener à votre devoir, irritent un caractère fougueux, qui, dès long-tems ne connoît plus de frein? Charles, Charles, ce moment est le dernier qui vous reste, vous en profiterez, si vos passions vous permettent encore de réfléchir.

CHARLES.

J'ai résisté à vos larmes, jugez, mon père, si rien peut m'ébranler.

VERN N U I L père.

C'en est assez, je me montrerai aussi inflexible que le barbare, que rien ne peut amollir. Je le romprai, n'en doutez pas, ce nœud frivole que vous révèrez, et que je méprise.

Aujourd'hui, aujourd'hui même, vos juges et les miens entendront mes plaintes, et ils n'y seront pas insensibles.

CAROLINE à part.

Il ne me reste que ce parti, et je suis décidé (à Verneuil père.) Epargnez-vous, Monsieur, une démarche inutile. C'est assez du mépris que vous me marquez, sans y ajouter un éclat déshonorant pour tous trois. La loi parle en votre faveur, profitez-en sans l'invoquer. Victime innocente, je me soumetts, je me résigne au coup qui me menace. Loin d'armer le père contre le fils, je m'immolerai pour les réunir. Jamais l'ambur ne me parla aussi haut en faveur de Charles qu'au moment où je le perds à jamais. Mais je lui impose silence, j'étouffe ses plaintes et ses regrets. Charles étoit mon époux, je pouvois, je devois le croire. Je vous le rends, Monsieur, il est libre, et du moins vous ne l'arracherez pas de mes bras.

CHARLES.

Caroline, que fais-tu ?

CAROLINE.

Ce que je dois. C'est pour toi que j'ai abandonné mes parens et ma patrie, c'est pour toi que j'ai supporté la misère, je t'immole à présent ma réputation. (à Verneuil père.) Voilà le dernier de mes sacrifices, Monsieur, la mesure de l'infortune est comblée. Malheureuse de n'avoir plus rien à offrir à l'amant que j'adorai, et à l'époux qu'il faut que j'abandonne.

VERNEUIL père à part.

Que sa douleur est touchante ! pourquoi faut-il...

CHARLES.

N'atteste pas l'amour. Il ne connut jamais ces sacrifices affreux, dictés par la crainte, arrachés par la force. Si ton cœur, comme le mien...

CAROLINE.

Arrête, n'ajoute pas à l'horreur de ma situation. Eh ! ne sens-tu pas, ingrat, que l'état humiliant où je me réduis pour toi, est la preuve la plus forte que je puisse te donner de mon amour ? Que l'amour seul est capable de ce dévouement absolu, de ce courage surnaturel, qui te rendent à toi-même et à ton père ? Toi, qui allois calomnier mon cœur, je mépriserois le tien, si tu doutois de ce qu'il m'en coûte pour remplir cet horrible devoir.

BAZILE à Verneuil père.

Et tout ça n'vous émut pas. C'est incompréhensible.

VERNEUIL père, à Caroline.

Je commence à vous connoître et à vous apprécier. Votre délicatesse ne sera pas sans récompense. Je me charge de votre bien-être, j'élèverai l'enfant malheureux...

CAROLINE.

Vous me connoissez, dites-vous, et vous croyez que je recevrai vos bienfaits, que je vous consacrerai ma Cécile !

Moi, je mettrois un prix à mon honneur, je livrerois mon enfant à celui qui lui arrache son père : C'est alors que mériterois mon sort. Non, Monsieur, seule ignorée et pauvre, mais courageuse et patiente, je ne devrai rien qu'à mon travail. J'élèverai mon enfant dans cette heureuse obscurité où l'on cultive encore les vertus de la nature. Il apprendra de moi à souffrir sans se plaindre, à pardonner à ses oppresseurs, et si je suis condamnée à pleurer sa naissance, je vivrai pour réparer ma faute, et je mourrai sans remords. (*Elle sort.*)

SCENE VI.

VERNEUIL père, CHARLES, BAZILE.

VERNEUIL père.

JE suis dans une agitation... J'éprouve un trouble... Ma tête n'est plus à moi... Charles, je conçois la force du sentiment qui vous attache à Caroline. De toutes les femmes que je connois, c'est celle qui vous convient le plus parfaitement, si elle joignoit à son mérite et à ses agrémens personnels ce qui rend la vie douce et ce qui la fait aimer.... J'aime, je plains votre Caroline...

CHARLES, *hors de lui.*

Vous l'aimez... vous l'aimez... (*à Bazile.*) Entends-tu ? Mon père dit qu'il l'aime.

VERNEUIL père.

J'ai besoin de me recueillir, mon fils, retirez-vous. Je ne vous dis pas ce que je voudrois pouvoir faire.... ce que je ferai peut-être; mais, dans tous les cas, soyez convaincu, mon cher Charles, que votre père est votre meilleur ami. (*Charles lui baise les mains.*)

BAZILE.

Viens, Charles, viens, mon ami : ne dérangeons pas ce brave homme-là. Mais d' quelque façon qu'ça tourne, sois sûr que Bazile te reste, et compte toujours sur son cœur et sur ses bras.

CHARLES.

Je me retire, mon père, je vous laisse à vos réflexions. Pensez à trois personnes, que vous pouvez élever du fond de l'abyme au comble de la félicité. Quelque soit l'événement, j'emporte votre estime. Oui, vous m'estimez, mon père, je vous connois trop pour en douter, et cette persuasion me soutient et me console.

SCENE VII.

VERNEUIL père, *seul.*

OUI, je l'estime, et comment m'en défendre ! Comment résister à des attaques multipliées, contre lesquelles ma raison est impuissante... Ils me l'avoient bien dit : cette femme est étonnante. Oui, je l'avoue, à la place de cet infortuné, j'en ne me conduirois pas autrement... Cependant puis-je céder ! Cruelle incertitude !... Et pas un ami près de moi à qui je puisse me confier, dont les conseils viennent à mon aide... Quelle pénible situation !

SCENE VIII.

VERNEUIL père, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, *annonçant.*
 MONSIEUR le Comte de Préval.

VERNEUIL père.

Faites entrer. (*Le Laquais sort.*)

SCENE IX.

VERNEUIL père, LE COMTE DE PRÉVAL.

LE COMTE, *l'embrassant.*

EH ! mon cher Verneuil, que je suis aise de vous voir ; il y a douze ans au moins que je n'ai eu ce plaisir.

VERNEUIL père.

Il est vrai, Monsieur, qu'il y a long-tems que nous nous sommes perdus de vue. Votre crédit est, dit-on, au plus hant point, je vous en félicite. Mais je ne suis à Paris que d'hier. Comment avez-vous su....

LE COMTE, *du ton de fausseté.*

J'étois ce matin chez le ministre, on a parlé de vous, quelqu'un a dit vous avoir vu arriver, je me suis empressé de vous chercher, et de venir vous offrir mes bons offices.

VERNEUIL père.

Vous me faites plaisir. Je ne connois plus personne à Paris ; et je serai bien aise de pouvoir m'y réclamer de quelqu'un qui y jouisse d'une certaine considération.

LE COMTE.

Je suis l'homme qu'il vous faut et je suis enchanté d'être ici. Mais quelle affaire vous a donc conduit à Paris?

VERNEUIL père.

Un projet médité long-tems, adopté avec peine, et que, peut-être, je n'aurai pas la force d'exécuter.

LE COMTE.

C'est peut-être l'escapade de votre fils aîné, qui...

VERNEUIL père.

Vous en êtes instruit?

LE COMTE.

Eh, sans doute, il en a été question ce matin dans les bureaux. On vous plaint, on s'étonne de ce que vous ne l'empêchez pas...

VERNEUIL père.

J'étois venu dans le dessein de rompre ce mariage.

LE COMTE.

Plaisant mariage! Combien vous et moi en avons nous contracté de semblables!

VERNEUIL père.

Ce n'est pas le moment de plaisanter, Monsieur, je ne suis pas remis encore du trouble où m'ont jetés ces deux infortunés.

LE COMTE.

Vous les avez vus?

VERNEUIL père.

Hélas! oui!

LE COMTE.

Et ils vous ont touché, sans doute?

VERNEUIL père.

Ah! au-delà de toute expression.

LE COMTE.

On aura joué la douleur, la probité, on aura hasardé quelques larmes, auxquelles vous aurez répondu par les vôtres. Et au lieu d'user de votre autorité, vous aurez peut-être donné les mains...

VERNEUIL père.

Non, Monsieur, non, je ne suis pas aussi facile que vous l'imaginez. J'ai été sensiblement touché, je l'avoue, du désespoir de mon fils. Ses prières m'ont ému, ses raisonnemens m'ont presque persuadé. Cependant, je n'ai rien promis, et je suis maître encore du parti que je voudrai prendre. Mais c'est qu'il est si difficile de juger sainement de sa propre cause! D'ailleurs ils sont tous contre moi. Ils m'attaquent avec tant d'avantages... Cette femme sur-tout...

LE COMTE.

On la dit très jolie.

VERNEUIL père.

Très jolie, non.

LE COMTE à part.

Il est difficile

VERNEUIL père.

Mais si intéressante !... Une façon de penser si délicate ; une noble fierté ; qui lui sied si bien !...

LE COMTE.

Ces femmes-là sont adroites.

VERNEUIL père.

Non, non, il y avoit une force, une explosion de sentiment, dont l'art ne sauroit approcher.

LE COMTE.

Vous l'avez cru.

VERNEUIL père.

Je n'en saurois douter.

LE COMTE.

En ce cas, mon ami, mes conseils vous sont inutiles.

VERNEUIL père.

Au contraire, Préval, il m'en faut de solides, de soutenus, si je veux me soustraire à la séduction...

LE COMTE.

Quoi, vraiment vous avez été sur le point de céder à leurs sollicitations.

VERNEUIL père.

Oui, Monsieur, et dans ce moment même je ne sais encore à quoi je vais me résoudre.

LE COMTE.

A propos, on dit que Charles alloit avoir un régiment, lorsque...

VERNEUIL père.

On le lui avoit promis.

LE COMTE.

Il y a déjà quelques années. Il seroit prêt à passer aux grades supérieurs. Plaisanterie à part, mon cher Verneuil, il seroit fâcheux de laisser croupir ce jeune homme dans le genre de vie qu'il a adopté. Il est d'âge encore à réparer ses sottises, et vous conviendrez que lui pardonner celles qu'il s'est déjà permises, c'est l'encourager à en faire de nouvelles.

VERNEUIL père.

Voilà ce que je me suis dit cent fois.

LE COMTE.

Mais cela ne suffit pas, mon bon ami. Il falloit agir et aller droit au but. Votre inaction, dans cette affaire, vous fait le plus grand tort dans le monde. Les gens sensés vous blâment, les indifférens vous rallient, quelques-uns vous plaignent. Mais il règne dans tous ces propos un ton amer, qui m'a souvent fait souffrir pour vous. Le ridicule dont on charge votre conduite m'affecte sensiblement. D'ailleurs ces sortes de mariages ne sont jamais heureux. Les difficultés irritent l'amour, les persécutions le soutiennent; mais n'a-t-il plus rien

rien à craindre ou à désirer, le charme s'évanouit, l'épouse parvenue à son but, cesse de se contraindre, et l'époux dé trompé voit avec douleur son état et sa fortune sacrifiés à des chimères. Le dégoût arrive, l'humeur suit, et ceux qui croyoient s'adorer toute leur vie, sont étonnés de ne pouvoir plus se supporter.

VERNEUIL pere.

Vos principes sont les miens. Mais cet enfant...

LE COMTE.

Oh, pour l'enfant, je vous le recommande, mon ami, il faut faire quelque chose pour lui.

VERNEUIL pere.

C'est bien mon intention. Pauvre enfant, sous quels auspices es-tu né?

LE COMTE.

En effet tout cela est embarrassant. Mais enfin quel parti prenez-vous?

VERNEUIL pere.

Je vous le demande. Vous êtes de sang-froid, vous avez toute votre raison, et moi...

LE COMTE.

Oui, je conçois qu'il vous faut nécessairement un guide, qui...

VERNEUIL pere.

Soyez le, Préval. Prononcez sans feinte, sans détour.

LE COMTE.

Vous me le permettez.

VERNEUIL pere.

Je vous en prie.

LE COMTE.

C'est que je crains de vous déplaire. D'ailleurs ce que je vous ai déjà dit, doit vous faire pressentir ce que j'ajouterois, si j'osais....

VERNEUIL pere.

J'entends, vous me conseillez d'employer l'autorité.

LE COMTE.

Puisque vous voulez que je vous parle franchement, vous ne pouvez vous en dispenser.

VERNEUIL pere.

Je devois aller aujourd'hui chez mon procureur.

LE COMTE.

Pourquoi faire?

VERNEUIL pere.

Pour entamer ce malheureux procès.

LE COMTE.

Vous n'y pensez pas, mon ami. Vous voulez employer les voies juridiques, dont la lenteur laissera à votre fils les moyens de vous échapper encore? Il retournera d'où il vient et ne craindra rien de vos poursuites. Et puis il est majeur: son mariage cassé, qui l'empêchera d'en contracter un selon nos loix?

VERNEUIL père.

Je n'avois pas fait cette réflexion.

LE COMTE.

Il faut absolument le séparer de cette femme.

VERNEUIL père.

Il n'y consentira jamais.

LE COMTE.

Nous saurons l'y contraindre.

VERNEUIL père.

Et comment ?

LE COMTE.

Un ordre du Roi...

VERNEUIL père.

Faire enfermer mon fils !

LE COMTE.

Je ne vois que ce moyen.

VERNEUIL père.

Ce moyen est affreux. Acheter d'aigrir un jeune homme déjà trop violent, me fermer à jamais son cœur !... Ah ! Préval !

LE COMTE.

Qu'on est foible quand on est père.

VERNEUIL père.

Qu'on est dur, quand on ne l'est pas !

LE COMTE.

Je vous demande pardon, mon ami, de vous avoir donné un conseil qui paroît vous déplaire, mais que vos instances m'ont arraché.

VERNEUIL père.

Faire enfermer mon fils.

LE COMTE.

N'en parlons plus, mon ami, n'en parlons plus. J'ai eu tort de me mêler de cette affaire, et je....

VERNEUIL père.

Non, Préval, non. Vous voyez mieux que moi, sans doute. Vous n'êtes pas aveuglé par cette tendresse, qui se révolte à la seule idée d'un enfant dans les fers.

LE COMTE.

Il seroit un moyen d'abrégier sa détention, et de vous mettre à votre aise.

VERNEUIL père.

Lequel ? Je l'adopte sans balancer.

LE COMTE.

Charles enlevé, Caroline et son enfant sont à votre discrétion. Vous placerez l'un dans des mains étrangères et sous un nom supposé. Vous éloignerez l'autre, à qui vous payerez une modique pension, à condition qu'elle se conduira selon vos vues, et sa misère est un sûr garant de sa docilité.

VERNEUIL père.

C'est que tout cela nécessite des procédés si durs, si cruels. Et puis Charles fera tôt ou tard des perquisitions...

LE COMTE.

Rien de si aisé que de les rendre inutiles. On peut répan-

dire adroitement dans le public que Caroline et son enfant n'ont survécu que peu de tems à l'enlèvement de votre fils.

VERNEUIL père.

Il n'en croira rien.

LE COMTE à demi-voix.

Je connois un juge de province, qui constatera leur décès par un décret dans les formes.

VERNEUIL père, après un moment d'horreur.

Cela ne se peut pas. LE COMTE.

Je vous en réponds.

VERNEUIL père.

Un magistrat prononcer contre la vérité, contre sa conscience!

LE COMTE.

Celui-ci le fera sans difficulté.

VERNEUIL père.

Ce juge est un fripon.

LE COMTE.

Sans doute, mais il en faut; on les méprise, et on s'en sert.

VERNEUIL père.

Votre plan est bien concerté..... mais il y a dans cette marche une duplicité qui me répugne.

LE COMTE.

Songez, qu'au moyen de ces arrangemens, Charles, enlevé dans deux heures, peut vous être rendu dans six semaines, dans un mois; on ne prendra que le tems nécessaire pour éloigner sans retour des objets qui seroient toujours dangereux pour lui.

VERNEUIL père.

Charles enlevé dans deux heures!

LE COMTE.

Oui, mon ami, dans deux heures, et je me chargerai des détails, pour ménager votre sensibilité.

VERNEUIL père.

Mais cet ordre du Roi, qu'il faut solliciter, obtenir...

LE COMTE.

J'en ai toujours en blanc, et je n'en abuse pas, comme vous le voyez. (avec chaleur) Allons, mon cher Verneuil, êtes-vous bien d'accord avec vous-même? Ce que vous devez à la société, à votre fils et à vous, l'emportera-t-il enfin sur les répugnances puériles qui vous arrêtent, sur la foiblesse qui vous déshonorerait, si vous consentiez à un mariage ridicule et révoltant. Pardon, si je mets autant de force dans mes représentations; mais je vous ai toujours aimé, et je puis m'empêcher d'ajouter que vous avez assez de sens et de nature, et qu'il est tems de vous montrer homme et employer toute la fermeté.

VERNEUIL père.

Qu'il m'en coûte pour me rendre! LE COMTE.

LE COMTE.

Oui, mon ami, il le faut.

VERNEUIL père.

Du moins, que tout se passe sans éclat.

LE COMTE.

Sans éclat.

VERNEUIL père.

Ménageons des infortunés, adoucissons le coup que nous allons leur porter.

LE COMTE.

On mettra dans les procédés toute l'aménité possible.

VERNEUIL père.

Vous me ferez avertir quand mon malheureux fils n'y sera plus. J'irai, je verrai cette femme.

LE COMTE.

Non, Verneuil, je ne suis pas d'avis que vous la revoyez. Votre excessive bonté vous trahiroit encore. Je me charge de sa retraite, et de lui faire parvenir vos bienfaits.

VERNEUIL père.

Je la verrai, Monsieur. C'est un adoucissement que je dois à sa situation. Je lui dois compte des motifs de ma conduite, je lui dois des consolations. Trop heureux, si je pouvois, en calmant sa douleur, rendre mes chagrins moins cuisans.... Allez, Préval, allez me rendre ce funeste service, et laissez-moi renfermer mes larmes, mes combats et mes regrets. (Il sort.)

SCENE X.

LE COMTE, seul.

CES provinciaux sont durs à persuader, Pauvre gens qui ne sentent pas que le grand art est de tirer parti des circonstances, et même faire naître celles qui sont nécessaires à nos projets... Enfin, la belle et cruelle Caroline est à ma discrétion. Le bon homme de père la verra, dit-il. Je le prévendrai, et si elle est récalcitrante, on la mettra aussi en lieu de sûreté. C'est un excellent moyen que la persécution, et qui ne manque jamais son effet.

ACTE IV.

Le Théâtre représente le logement de Charles.

SCENE PREMIERE.

CAROLINE, seule, assise, tenant son enfant sur ses genoux.

JE me suis donc condamnée à des peines éternelles!..... Ma Cécile..... cher et malheureux enfant, si jamais le secret

de mon infortune t'est dévoilé, tu plaindras ta pauvre mère, et tu l'aideras à supporter son sort, tu sécheras mes larmes, ou tu en diminueras l'amertume en y mêlant les tiennes. Oui, nous pleurerons, toi, ton père, moi, mon époux, nous serons l'une et l'autre accablées de notre situation; mais nous gémirons ensemble, et du moins j'aurai quelqu'un qui pourra répondre aux cris de ma douleur.

SCENE II.

BAZILE, (1) CHARLES, CAROLINE, CÉCILE.

CHARLES, *se jetant dans les bras de sa femme.*

VICTOIRE, victoire, Caroline! j'étois ton époux de ton choix, je vais l'être du consentement de mon père. Si tu savois l'effet qu'a produit ton noble dévouement, si tu savois qu'il t'aime, qu'il te plaint, qu'il en convient, si tu savois enfin qu'il m'estime, qu'il m'a promis...

BAZILE.

Doucement, doucement; il n'a rien promis encore.

CHARLES.

Il n'a rien promis encore? un père menaçant qui s'adoucît, qui reçoit des marques de ma tendresse, qui m'en donne de la sienne, n'est pas un père désarmé et vaincu? que peut-il davantage.

BAZILE.

Signer, mon ami, signer.

CHARLES.

Il signera, je n'en saurois douter. Si son cœur n'eût été touché, ses discours, ses gestes, son émotion apparente seroient le comble de la duplicité, et mon respectable père en est incapable.

CAROLINE.

Mon ami, il a reçu mon sacrifice.

CHARLES.

La réflexion le lui a fait rejeter.

CAROLINE.

J'ai lu dans le cœur de ton père.

CHARLES.

Les apparences l'ont trompé.

CAROLINE.

Tu le veux? hé bien, mon ami, je me livre à l'espoir qui

(1) Bazile, après avoir fini de parler, emmènera l'enfant sans affectation, et rentrera de même vers la fin de la scène.

te séduit ; il m'est trop doux de le partager pour le combattre.

CHARLES.

Oui, Caroline, nous pouvons nous y livrer ; mon père est rendu, je le répète ; je ne peux en douter, et nous touchons au moment du bonheur.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, UN EXEMPT.

L'EXEMPT, *d'un ton ferme.*

C'EST ici la demeure de Charles Verneuil.

BAZILE.

Oui, Monsieur, c'est ici. Qu'en qu'y a pour votre service ?

L'EXEMPT.

Est-ce vous, jeune homme ?

BAZILE, *après avoir fixé l'Exempt, Charles et Caroline.*

Oui, Monsieur, c'est moi.

L'EXEMPT.

Je vous arrête par ordre du roi.

BAZILE.

Marchez, Monsieur, je vous suis.

CHARLES.

Demeures, malheureux, demeurez. N'ajoutez pas à mes maux l'infamie et les remords. Crois-tu que je me prête à cette horrible supposition ? Plus je te conçois, et plus tu me deviens cher ; mais mes malheurs ne doivent tomber que sur moi. (*à l'Exempt.*) Cet honnête homme vous trompe. Il est mon ami, ce mot explique sa conduite. C'est moi qui suis la victime désignée.

CAROLINE.

Tu ne me quitteras pas. Si mon sacrifice devient inutile, je retire ma parole, et je ne connois plus que mon époux. C'est lui que je tiens, que je serre dans mes bras, et je ne vous le rendrai qu'avec mon dernier soupir.

L'EXEMPT.

Madame, votre situation m'intéresse. Je voudrais pouvoir l'adoucir.

CAROLINE.

Vous en êtes le maître, (*montrant Bazile.*) Ce galant homme vous en a offert les moyens.

L'EXEMPT.

Je ne puis m'y prêter, sans trahir mon devoir. Marchez, Monsieur.

CHARLES.

Si je n'écoutois que ma haine du despotisme, que l'horreur que doivent inspirer ses suppôts, j'aurois déjà vengé sur vous et les violences que vous avez commises, et celle que

vous venez consommer. Si l'ordre que vous me signifiez n'avoit l'aveu de mon père, de ce père cruel, qui n'embrassoit son fils que pour mieux l'assassiner, et que je respecte encore au moment où il m'ôte plus que la vie, oui, ou le désespoir termineroit ma carrière, ou j'échapperois à l'oppression..... Que dis-je ? Eh ! pourquoi présenter une tête innocente au coup que l'on vient me porter ? Pourquoi trahir par une lâche obéissance la société blessée dans un de ses membres, et ma famille dont je suis l'unique support ? Je me défendrai, n'en doutez pas, et si je succombe sous le nombre, j'aurai vécu, et je serai mort libre.

L'EXEMPT.

Marchez, vous dis-je.

BAZILE, *bàs à Charles.*

Faut-il toucher ? (*Charles le retient.*)

CAROLINE serrant son mari dans ses bras.

Vous ne l'aurez pas... vous ne l'aurez pas.

CHARLES se débarrassant des bras de sa femme.

Non, vous ne m'aurez pas.

L'EXEMPT.

J'ai ordre, Monsieur, d'éviter l'éclat ; mais je dois employer la force, si j'éprouve de la résistance. Je serois au désespoir d'être obligé de rassembler mes gens.

CHARLES.

Vos gens... vos gens...

CAROLINE.

Qu'ils viennent... qu'ils voient mon état, mon désespoir ; et s'ils y sont insensibles, qu'ils ajoutent à leurs forfaits l'assassinat d'une femme. Ils n'ont que ce moyen de l'arracher à ma tendresse. Votre ordre affreux vous autorise-t-il à répandre mon sang ? Frappez, délivrez-moi, d'un seul coup, et de moi-même, et de mon amour, et de l'horreur que vous m'inspirez... Je ne me connois plus... je ne sens... je ne puis... je me meurs.

(*Elle tombe.*)

CHARLES, courant à elle.

Ma femme... mon ami.

L'EXEMPT à Charles.

L'instant est favorable ; il faut en profiter.

CHARLES.

M'éloigner d'elle... la laisser mourir... Quoi, barbare, ton cœur ne te dit rien !... Ah ! mon père ! mon père !

L'EXEMPT s'approchant de Charles.

Pour la dernière fois, obéissez.

BAZILE tenant un tabouret.

Taisez-vous ; ou, par la mort, je vous fais sauter la cervelle.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, VERNEUIL fils.

B A Z I L E , à Verneuil fils.

A nous, Monsieur, à nous... On arrête Charles sur un ordre du roi.

V E R N E U I L fils, l'épée à la main.

Je suis son frère, défendez-vous.

B A Z I L E le tabouret levé.

J'ai son ami. et je vous assomme.

C H A R L E S se jetant entr'eux.

Arrête, Verneuil... Arrête, Bazile... Ma fureur m'égarait : la seule idée d'un meurtre me contient et me désarme. Cet être est avili; mais enfin c'est un homme : il est moins coupable que ceux qui le dégradent. N'imitons pas nos tyrans, et respectons l'humanité. Ne vous souillez point d'un assassinat qui me seroit inutile. L'ordre seroit confié à d'autres mains. (*L'Exempt marque son étonnement.*)

V E R N E U I L fils.

Cet ordre est surpris, mon père n'en a pas connoissance.

L' E X E M P T.

C'est lui qui l'a sollicité.

V E R N E U I L.

C'est une imposture.

L' E X E M P T.

Et c'est le comte de Préval qui m'a chargé de l'exécution.

C H A R L E S.

Préval!

V E R N E U I L fils.

Préval! Il a en effet parlé à mon père.

C H A R L E S.

Il lui a parlé, dis-tu? Tout est expliqué... Je ne conçois pas que mon père... Préval.. Préval... Il a pu ranimer un courroux... Ah! je suis perdu sans ressource. Le monstre aime ma femme.

V E R N E U I L fils.

Ta femme!

C H A R L E S.

Oui, ma femme. Il a osé le lui dire.

V E R N E U I L fils.

Il a parlé à mon père immédiatement après toi. Il n'a pas eu le tems de demander cet ordre. (*à l'Exempt.*) Celui dont vous êtes porteur est faux.

L' E X E M P T.

Il est bon. Le comte de Préval en a toujours à sa disposition.

V E R N E U I L

VERNEUIL fils.

Ainsi donc il s'en sert pour masquer ses perfidies et ses scélératesses!.. (à l'Exempt.) Et vous, qui savez combien cet ordre est illégal, aurez-vous l'audace de l'exécuter?

L'EXEMPT.

Ma liberté, ma fortune en dépendent.

VERNEUIL fils.

Si vous persistez, vous serez puni avec celui qui se permet tous les crimes; parce qu'il croit qu'une obscurité profonde les couvrira toujours. Je vais, je cours chez le Ministre; je percerai jusqu'à lui; je lui découvrirai des attentats que sans doute il ignore: il en frémera, s'il est vertueux; s'il ne l'est pas, je le forcerai de rendre à la vertu un hommage involontaire, en punissant des excès qu'il auroit dû prévoir ou réprimer. Enfin, Monsieur, vous allez être le complice ou l'accusateur de Préval, choisissez. Voyez d'un côté l'infamie et des châtimens, de l'autre, l'estime publique et de justes récompenses. Le ministre ignore ce qui se passe, vous venez d'en faire l'aveu: souvenez-vous-en, et décidez-vous.

L'EXEMPT, à part.

Il est ferme.

BAZILE, à l'Exempt.

Monsieur, puisque je consentons à vous laisser vivre, laissez vivre les autres. Vous ne connoissiez ni Charles, ni moi. Erreur n'est pas compte; mais, sans lui, vous m'emmeniez à sa place. Il en est tems encore, je vous en prie, je vous en conjure, emmenez-moi. Si c'brave jeune homme n'tire pas son frère d'là, hé ben; morgué, j'resterons en prison pour li, et j'y mourrons, avant de trahir l'secret qui assurera sa liberté. Allons, Monsieur, eune bonne action. Vous n'en avez jamais fait peut-être; mais il y a commencement à tout. Si vous saviez le bien qu'ça fait, eune bonne action, vous ne balanceriez pas.

CHARLES.

Mon ami, mon respectable ami, non, je n'y consentirai pas.

BAZILE.

Tais-toi... tais-toi... n'faut à un homme comme moi que du pain: ça se trouve en prison comme ailleurs.

VERNEUIL fils.

Laissez faire ce digne homme. Sa détention ne peut être de longue durée. Je déclarerai tout, dès que tu seras en sûreté.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, DEUX GARDES.

UN GARDE, à l'Exempt.

RÉSISTE-T-ON, Monsieur? Vous faut-il main-forte?

H

BAZILE.

Non, Monsieur, on ne résiste pas. On dit adieu à sa femme, à son ami, et c'est bien naturel. (*il embrasse Caroline.*) Adieu, Caroline. (*à Charles, en l'embrassant.*) Ne perds pas un moment. (*à Verneuil, en lui prenant la main.*) N'oubliez pas vot' pauvre frère. (*à l'Exempt.*) Me v'la prêt à suivre vos ordres.

L'EXEMPT.

Marchons. (*Bazile prend son chapeau et l'enfonce sur ses yeux. Il sort avec l'Exempt et ses Gardes.*)

SCENE VI.

CHARLES, CAROLINE, VERNEUIL fils.

VERNEUIL fils.

QUE l'effroi ne succède point à votre noble fierté. Vous voilà tranquilles pour quelques moments, j'en saurai profiter. Ma sœur, calmez votre époux. Charles, consolez ta femme. Je cours, je vole, je n'aurai pas de repos que je n'aye assuré votre bonheur.

SCENE VII.

CHARLES, CAROLINE.

CHARLES, tombant sur un siège.

AH! ma femme! ma femme, Quelle épouvantable journée! Que de maux à la fois! Mon pere... mon pere... vous avez consenti...

CAROLINE.

Mon ami, mon tendre ami, ton état me désole. Calmes-toi, suis moi, viens goûter un repos...

CHARLES.

Du repos!... et mon ami est dans les fers.... S'ils revenoient.... s'ils osoient, sans ménagement pour une femme infortunée.

CAROLINE.

Ah! ce n'est pas à moi qu'ils en veulent. Je ne suis pas assez intéressante pour exciter leurs fureurs. Viens, mon ami, viens.

CHARLES.

Tu ne me quitteras pas?..... Caroline, tu me le promets?

CAROLINE.

Te le promettre! Je le ferois, que tu ne le croirois pas

(*Elle entre avec lui dans le cabinet.*)

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, *seul.*

TOUTES les portes ouvertes, et personne.... Charles est enlevé... Mais cette femme.... cette femme.... qu'est-elle devenue? L'aurait-elle suivi?... La frayeur, le soupçon l'auraient-ils éclairés? Ai-je perdu enfin le prix de mes efforts?

SCENE II.

CAROLINE, LE COMTE DE PRÉVAL.

CAROLINE, *sortant du cabinet, et apercevant le Comte.*
CIEL! Préval!

LE COMTE.

Ah! la voilà, la voilà. Je parois vous effrayer, belle Caroline. Calmez-vous, la crainte est le dernier sentiment que je veux vous inspirer. J'ai pour vous le plus vif attachement, et je vous l'ai prouvé en éloignant de vous un homme qui ne pouvoit que nuire à votre fortune.

CAROLINE, *à demi-voix et du ton de l'horreur.*

Sortez, Monsieur, croyez-moi, sortez.

LE COMTE.

Renoncez, Caroline, à ces vertus de convention, qui ne sont plus de notre siècle, ou plutôt, laissez ces petites ruses, qui ne peuvent m'en imposer. Vous voyez ma franchise, imitez-la, montrons-nous tels que nous sommes : sâchons l'un et l'autre ce que nous devons craindre ou espérer. Je n'entreprendrai pas de vous prouver qu'il est de votre intérêt de mettre fin à nos petits débats. Vous avez assez d'expérience pour vous avez assez souffert pour en être convaincue.

CAROLINE.

La plus cuisante de mes peines, est d'être forcée de vous entendre.

LE COMTE.

Caroline, on peut acheter le bonheur par quelques soins, par quelques démarches; mais l'amour méprisé se change quelquefois en haine, et la mienne ne seroit pas impuissante. Si je suis capable des plus grands sacrifices pour vous désarmer, je le suis également d'employer tous les moyens pour vous réduire (1). Faut-il vous avouer que, maître de

(1) Pendant ce couplet du Comte, Caroline se tourne plusieurs fois vers le cabinet en marquant son inquiétude.

l'esprit du Comte de Verneuil, je dirige à mon gré ses sentimens, sa foiblesse, et ses irrésolutions, que je ne suis comptable à personne des cruautés où je pourrois me porter, et que je puis ensevelir vos plaintes avec vous? Gardez-vous de m'aggraver davantage par une résistance déplacée : ne vous exposez pas à perdre en un seul jour, et le rival que vous me préférez, et votre enfant, et votre liberté; voyez enfin en moi l'amant le plus soumis ou l'ennemi le plus implacable. Mes gens sont postés, et n'attendent plus qu'un signal. Il faut opter, et promptement.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, CHARLES.

CHARLES, *furieux*.

MENACER ma femme ! menacer mon enfant !

LE COMTE, *anéanti*.

Charles !

CHARLES.

Lui-même, à qui tu pensois avoir ravi la liberté, et dont tu croyois séduire la compagne par tes promesses ou tes menaces. Le voilà, cet homme qui n'est coupable envers toi que d'avoir une femme vertueuse, et qu'il disputera à l'univers entier, jusqu'à son dernier soupir... Tu baisses la vue, tu noses me fixer ? L'opprimé fut toujours le spectacle le plus effrayant pour l'œil de l'oppressé... tu te tais... tu frémis... tu me crois capable, peut-être, de l'imiter, et de me venger de toi aussi lâchement que tu m'as attaqué.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, LA FLEUR.

LA FLEUR.

QUI diable ont-ils donc emmené ?

CHARLES.

Si je ne suivais que les affreux principes qui te guident, je te poignarderois... Jamais la soif du sang ne fut aussi légitime, jamais elle ne fut plus pressante.

LA FLEUR, *effrayé*.

Appellons nos gens.

CHARLES.

Je brûle de l'immoler ; mais je n'emploierai que les moyens avoués par l'honneur. Viens, traître, viens défendre une vie qui ne suffit pas pour expier tes forfaits, et si le sort des combats trahit l'innocence et la justice, au moins je n'aurai pas survécu à mes malheurs.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, LA FLEUR, GARDES.

LA FLEUR, *aux gardes.*

SAISISSEZ, enlevez tout. *(deux gardes s'emparent de Caroline, un autre court au cabinet, et reparoît avec l'enfant. Le reste de la troupe environne Charles, le serre, et le saisit.)*

CHARLES, *se défendant.*

Bazile, où est-tu?... Ma femme!... ma fille!... *(aux gardes.)* Laissez-les, laissez-les... Je cède à la force... j'obéis.

LA FLEUR.

Emmenez tout cela. *(Les gardes les entraînent.)*

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, VERNEUIL père.

VERNEUIL père.

QUEL spectacle! quelle horrible violence!

CHARLES.

Voyez mon père, et repentez-vous.

CAROLINE, *tendant les bras à Verneuil père.*

Sauvez mon enfant! sauvez mon enfant!

VERNEUIL père, *aux gardes.*

Arrêtez, arrêtez, vous dis-je. Je suis le père de ces infortunés. *(à Préral avec sévérité.)* Monsieur le Comte, ce n'est pas là ce dont nous étions convenu, et vous répondrez de tout ce qui s'est fait sans mon aveu. *(Caroline remporte son enfant, et se tient à la porte du cabinet comme pour en défendre l'entrée.)*

LE COMTE.

J'ai cru vous obliger en vous délivrant à jamais de leurs criailleries.

CHARLES.

Le monstre vous a trompé et vous en impose encore. C'est lui seul qu'il a voulu servir, c'est sa haine adultère qui vous a rendu barbare.

VERNEUIL père.

Qu'entends-je!

CHARLES.

Il adore Caroline. Moins vertueuse elle en eût fait mon ami, et il eût été mon protecteur auprès de vous.

VERNEUIL père.

Vous ne répondez rien, Monsieur? Mon fils diroit-il la vérité?

CHARLES.

Je suis incapable de la trahir, même dans cette affaire, la plus importante de ma vie.

VERNEUIL père, *au Comte.*

Je connois mon fils, et je le crois. Ce qui vient de se passer, votre embarras, votre silence prouvent votre crime et m'éclaircissent. Loin de moi ces amis perfide qui, sous le voile d'un feint attachement, servent leurs propres intérêts, et sa-

crifient tout à l'égoïsme, dernière erreur d'une ame rétrécie et abjecte. Je ne consulterai plus que mon cœur, lui seul sera mon guide; si son excessive bonté m'égare, au moins ne me rendra-t-il jamais injuste et tyrannique.

S C E N E V I I.

LES PRÉCÉDENS VERNEUIL fils.

VOUS êtes sauvés! vous êtes sauvés! Je suis entré chez le Ministre avec la rapidité de l'éclair; j'écarte ses valets, je perce la foule des solliciteurs, je parviens jusqu'à lui, et je tombe à ses pieds.

LE COMTE, à part.

Dieu!

VERNEUIL fils.

On vient de commettre un crime sous votre nom, lui dis-je, et j'ose vous en demander justice. Un scélérat qui a surpris votre confiance ose en faire l'instrument de ses passions. Mon frère a mérité une épouse vertueuse et belle, Préval a voulu la lui ravir; la noble résistance de cette femme, au lieu de le rendre à lui-même, la porté aux derniers excès. Il a conçu l'horrible dessein de faire enlever l'époux pour subjuguier l'épouse sans défense et sans ressource. Mon père a consenti à ce projet, dont il ne prévoyoit pas les suites; mon père, bon et aimant, s'est rendu aux malignes insinuations d'un homme qu'il connoissoit mal; mais, Monseigneur, quand vous lui confiez des blancs, devez-vous en ignorer l'emploi? Doit-on en faire un moyen de séduction et de tyrannie? Pouvez-vous tolérer de tels abus? Au moment où je vous parle, mon frère, mon malheureux frère, est peut-être accablé sous le poids de ses fers. Bon citoyen, bon fils, bon mari, bon père, il a des droits sacrés à votre estime, et vous le rendrez à ma tendresse. Mon père, mieux instruit, joindroit ses prières aux miennes, et si vous avez une grande place, Monseigneur, ce n'est pas pour fouler le peuple, c'est pour le soulager; si vous êtes revêtu d'une autorité sans bornes, c'est qu'on vous en a cru digne, et vous trahiriez à la fois tous vos devoirs, en ne protégeant pas l'innocence opprimée, et en ne sévissant pas contre son oppresseur.

LE COMTE, à part.

Je suis perdu.

VERNEUIL fils.

Le ministre me relève, m'embrasse, me console. Ce n'est pas la première fois, dit-il, que Préval a abusé de ma confiance. J'ai cédé aux marques feintes d'un repentir simulé; ses excuses, ses prières ne m'abuseront plus. Je ne le condamnerai pas sans l'entendre; mais plus il m'a trouvé indulgent, plus je serai inexorable. Qu'il vienne me rendre compte de sa conduite, voilà l'ordre qui lui en fait une loi, voilà celui qui vous remet dans les bras de votre frère;

(au Comte.) Je vous remets l'ordre du ministre ; celui-ci est respectable, car il est juste. Allez méditer des moyens de défenses illusoires, faux, et qui demeureront sans effet. La probité, l'honneur et la nature vont s'élever contre vous, et vous n'étoufferez pas leurs voix.

L A F L E U R , à part, au Comte.

Sortons du Royaume, Monsieur, on nous contraindrait à devenir honnêtes gens. (Le Comte sort avec sa suite.)

SCENE VIII.

VERNEUIL fils, VERNEUIL pere, CHARLES, CAROLINE.

A H ! je respire ! C A R O L I N E , descendant du théâtre.

Ah ! mon frere ! Et Bazile, mon digne ami ? C H A R L E S .

V E R N E U I L fils , cherchant Bazile des yeux.

Il devrait être ici... il va t'être rendu, un homme de confiance s'est chargé de le délivrer, et m'a promis de seconder mon impatience. Il ne te reste plus qu'à désarmer un pere qui ta toujours aimé, et qui révoquera, sans doute, un arrêt surpris par le vice et consenti par l'erreur. Trop heureux si je vois vos cœurs réunis enfin, s'entendre et se répondre !

SCENE DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, BAZILE.

M E V'la, mon ami, me v'la revenu, et mon plus grand plaisir est de te trouver encore respirant l'grand air. B A Z I L E , sautant au cou de Charles.

C H A R L E S .

Ah ! mon ami, je ne sais comment reconnoître... !

B A Z I L E .

C'n'est pas la peine d'parler d'ça, tu vois ben qu'ça n'a duré qu'un moment.

C H A R L E S , l'embrasse, et à son pere.

Pardon, Monsieur, si je me livre devant vous à toute ma sensibilité ; mais il n'est pas mon pere et il ne m'a fait que du bien.

V E R N E U I L pere , avec douleur.

Vous nous rendez justice à tous deux. Ah ! je l'avois prévu, qu'une excessive sévérité me fermeroit le cœur de mon fils.

C H A R L E S .

Que dites-vous, mon pere ! Jamais ce cœur ne vous chérit autant que lorsque vous semblez vous repentir... Ne parlons plus du passé, ce souvenir vous fatigue et m'opprime. Pardon, pardon, mon pere, je vous afflige... mais si vous daignez vous souvenir des paroles consolantes que vous m'adressâtes quand je vous quittai, si vous vous rappelez celles que vous venez de proférer, en présence du Comte, vous assurerez votre repos en décidant le mien. Que vous demandai-je ? de ne pas vous déclarer mon ennemi. Gardez votre

CHARLES

fortune; mais laissez-moi mon enfant, laissez-moi ma femme; ma chère femme; après ce qu'elle vient de souffrir, ce ne sera pas une grâce que vous lui accorderez.

VERNEUIL fils.

Rendez-vous, rendez-vous. Un méchant vous a égaré: ses semblables vous condamneront, peut-être, mais les honnêtes gens, les pères, les bons pères diront: Charles a trouvé des vertus, il en avoit lui-même, et Vernénil ne les a pas séparés.

CAROLINE; avec timidité.

Monsieur, j'ose à peine ouvrir la bouche; mais vous devez m'entendre.

VERNEUIL père.

Mes enfans, mes enfans... si je croyois que cet hymen.... si mes principes....

BAZILE, apportant l'enfant.

Je ne savons pas circonloquer, nous, mais j'apportons notre dernier argument. (*mettant l'enfant dans les bras du père de Charles.*) V'là vot' fille, vot' petite fille, v'là vot' sang, v'là vos entrailles. Recevez c't'innocente, qui ne vous connoît pas encore, mais qui bientôt vous redemanderoit son père. Je ne sommes pas foibles, nous, je ne sommes pas fâteux, je n'vous demandons pas grâce; mais je voulons justice, et vous nous la ferez, si vous n'êtes pas un Préval. (*à Charles.*) Il la regarde, il pleure, il l'embrasse! (*à Vernénil père.*) Hé bien, convalez, ventreguenne, qu'cinq cents lettres de cachet n'vous procureront pas un moment comme sti-ci. Il la rebaïse! (*lui frappant sur l'épaule.*) Eh! brave et digne homme, pleurez, baisez, et revenez à nous.

VERNEUIL père.

Je ne résiste plus, je ne résiste plus. Pour me défendre aussi long-tems, il a fallu que... Cette enfant sera la consolation de ma vieillesse qui s'approche; elle en adoucira les amertumes.

BAZILE. (*Tous tombent à ses genoux.*)

Eh ben, quand j'vous l'ons dit qu'un père est toujours père, et que bon sang ne peut mentir.

CHARLES.

Ah! mon père, les expressions me manquent

VERNEUIL fils.

Que ne vous dois-je pas! CAROLINE.

Ah! Monsieur, mon ravissement... mon trouble... ma reconnaissance...

VERNEUIL père, les relevant.

Vous ne me devez rien, vous ne me devez rien. C'est moi, peut-être qui ai besoin d'indulgence. Bazile, vous ne nous quitterez plus, votre franchise, votre loyauté, votre excellent cœur, ne seront pas sans récompense, et vous la recevrez des mains de mon fils. Allons, mes enfans, venez prendre une place... que vous auriez pu occuper plutôt. Charles, ma maison est la tiennne, luy conduiras ta Caroline, et je lui deyrai encore quelques beaux jours. Mes enfans, je ne me suis montré sévère que par excès d'amour, et c'est ce même amour qui nous réunit tous aujourd'hui. Les honnêtes gens m'approuveront, je l'espère; le suffrage des autres m'est indifférent.

FIN.